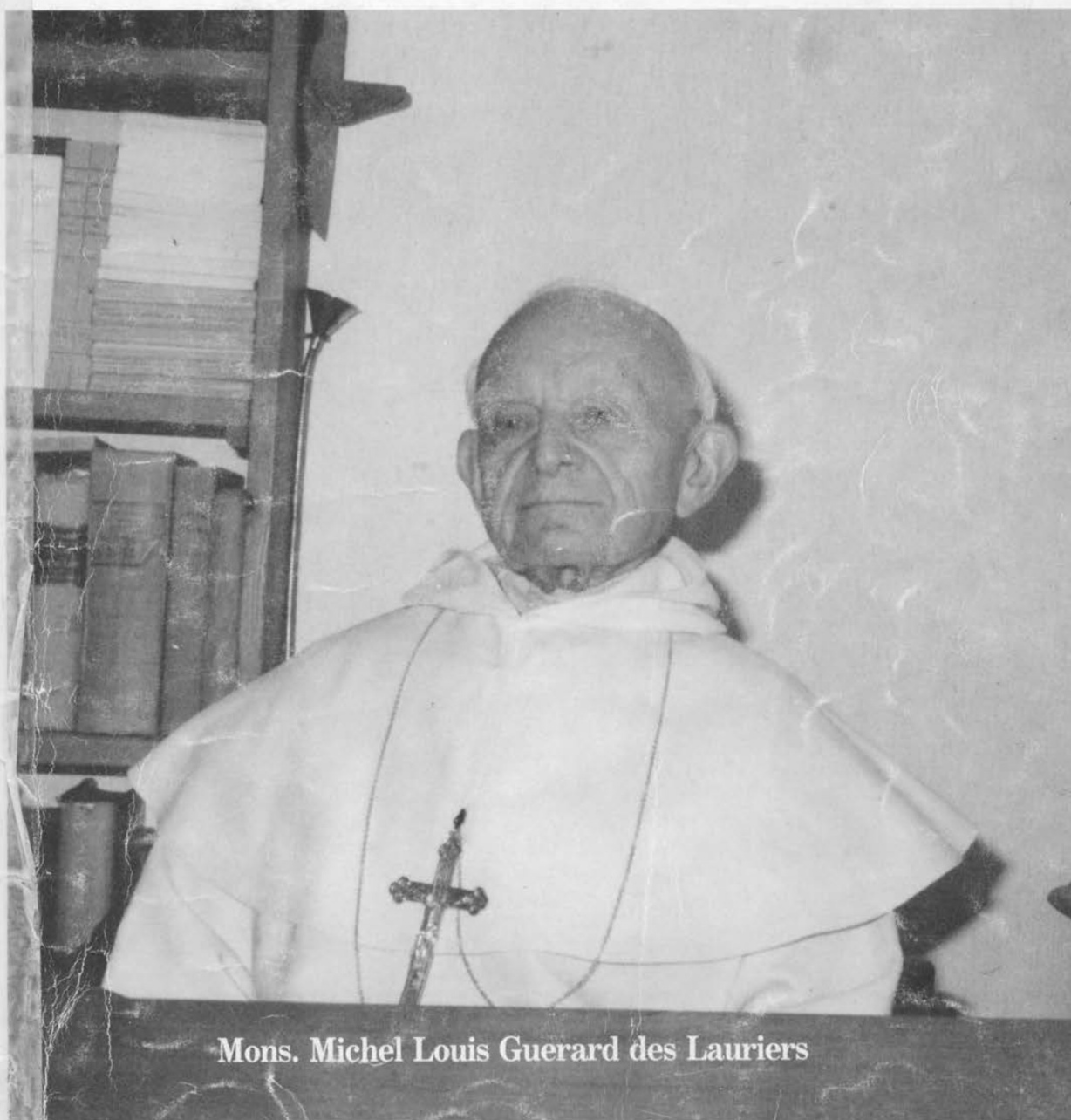


SODALITUM

N. 18

Avril 1989 - Traduction Française du numero de Novembre-Décembre 1988 - année V - N. 3

Periodique - Bulletin Officiel de l'Association Mater Boni Consilii - Località Carbignano, 36
10020 VERRUA SAVOIA (TO) - Italie - Téléphone de l'Italie 0161-849.335 - Téléphone de
la France 19.39.161.849 335 - C/CP 24681108 - Directeur de la publication: *Mgr. Franco Munari*
Aut. Trib. d'Ivrée n. 116 du 24-2-84 - Imprimé en Italie par l'Association Mater Boni Consilii



Mons. Michel Louis Guerard des Lauriers

SOMMAIRE

<u>Editorial</u> : Lettre ouverte à Mgr Guérard des Lauriers	p. 1
Vie de Mgr Guérard des Lauriers	p. 5
Comment meurt un homme de Dieu	p. 29
<u>Documents</u> : Déclaration de Mgr Guérard des Lauriers	p. 47
La ferveur - de Mgr Guérard des Lauriers	p. 50
Mgr Guérard des Lauriers et l'Institut	p. 61

EDITORIAL

LETTRE OUVERTE A MGR GUERARD DES LAURIERS

Très aimé Monseigneur,

J'ai estimé de mon devoir de consacrer un numéro de Votre et notre "Sodalitium" au souvenir de votre passage sur terre parmi nous. J'ai essayé de composer "more solito" un éditorial de style conventionnel ... en vain ! Mon effort étant donc épuisé, et n'arrivant pas encore à réaliser que vous n'êtes plus là, je n'ai plus d'autre solution que celle de vous écrire une petite lettre, comme on a l'habitude de le faire pour une personne momentanément absente.

Illusion, sentimentalisme peut-être ?

Possible, mais certainement pas dans le sens d'une virtuosité journalistique, je n'ai pas ce don et n'en souffre pas.

Vous serez indulgent, j'en suis certain, si je permets à mon coeur encore si gros de tant de chagrin, un peu d'épanouissement ; même à un prêtre, parfois, sous le regard de Dieu, quelque larme ne saurait nuire, et en pensant à Vous je n'arrive pas à retenir un pleur.

Le fait d'avoir vécu auprès de Vous durant la dernière année de votre existence "in via" m'a donné, grâce insigne, de connaître de près l'affection sacerdotale dont parlent abondamment les auteurs spirituels, faite d'estime, de respect, de confiance, et dont je ne connaissais pas la saveur. Aujourd'hui encore me reviennent à l'esprit avec vivacité les profonds sentiments que vous m'aviez communiqués au cours de tant de conversations téléphoniques ou dans votre cellule de Raveau, bien silencieuse toutefois, car c'était ... VOTRE cellule.

Quelle amertume, mon cher Père, j'éprouve maintenant à me voir à tout jamais, privé de ces instants. Toute séparation est une vraie peine, toute rencontre une joie rare.

Nous tous ici, vénéré Monseigneur, nous cherchons à tenir bon en nous répétant à nous-mêmes ce que Vous me disiez toujours à la fin de nos conversations téléphoniques. Au moment des "au-revoir", sentant croître ma tristesse, Vous me rappeliez que désormais - grâce aux pauvres cierges liturgiques pour le T.S. Sacrement, que nous avons apportés d'Italie - nous étions pour vous "la présence dans la présence", nous mettant ainsi - avec une expression surnaturelle - dans le coeur même de cette Présence Eucharistique dont vous viviez.

Il me manque le bon Père, qui enseigne et réprimande, le confrère qui édifie par son austère vie ascétique, l'Evêque qui illumine les intelligences dans ces terribles événements qui secouent l'Eglise.

C'est comme si un enfant, ayant trouvé son père dont il savait l'existence mais qu'il ne connaissait pas, était de nouveau privé de lui juste au moment où il découvrait l'affection paternelle. Dieu Vous a repris, voilà la réalité.

Mais tout cela ne serait rien si ne s'ajoutait à cette privation de coeur et d'esprit, un sentiment d'abandon encore plus douloureux pour ce jeune épiscopat dont vous avez voulu m'investir en ce douloureux 25 novembre 1987, en prophétisant pour moi et pour nous tous des croix extrêmement lourdes.

Et vous m'avez quitté après avoir été en ma faveur l'instrument d'une grâce sacramentelle que l'on ne saurait mériter, pour la supporter et la faire fructifier seulement pour l'amour de Dieu, de l'Eglise et des âmes. Telle est la solitude qui me pèse le plus.

L'année 1988 a déjà vu se succéder des événements importants, dont nous nous étions bien des fois entretenus, en nous demandant comment et quand ils se réaliseraient. L'Eglise que vous avez tant aimée se trouve à présent encore plus à la merci des ennemis. Elle est toujours plus attaquée et mortifiée et Vous n'êtes plus là pour nous en donner le véritable sens, dans la souffrance presque infinie d'une vérité défendue contre tout et tous, comme signe visible de la vraie charité.

Si vous n'aviez pas été là, après le grand déchirement de 1985, pour nous doter d'une nouvelle façon d'avoir la foi, en nous apprenant à nous cramponner moins à des hommes ou à des situations qu'à la pure doctrine catholique, nouant avec notre bien pauvre groupe sacerdotal ce pacte de communion dans la Vérité, qui, seul, peut nous soutenir, il y aurait eu pour nous tous, selon l'avertissement évangélique, de quoi perdre la Foi.

A nous tous, prêtres et fidèles, de l'Institut ou non, qui vous ont connu et aimé, vous avez laissé le gage le plus extraordinaire, votre thèse théologique.

La valeur de votre analyse doctrinale, toujours plus renforcée par les événements actuels, est notre sûreté, et nous avons même l'audace d'avoir confiance dans les jours qui viendront.

Il y a mille manières d'offenser Dieu, et l'un des plus subtils et des plus efficaces est le mépris de Son Eglise.

Le scandale ne consiste pas seulement dans ce que l'on peut constater sur la façon dont les imposteurs du Vatican utilisent les apparences de l'Eglise, ses habits et ses lieux de culte pour saccager l'écrin de la Vérité et disperser à tous les vents les Divins Mystères du Verbe Incarné, mais c'est aussi l'impuissance à laquelle nous sommes réduits en observant le massacre perpétré par les prétendus prophètes de la Tradition, ceux qui auraient dû sauver l'Epouse du Christ de l'hérésie conciliaire.

Le "Traditionalisme catholique" est sur le point de se transformer en un prédicateur forcené d'erreurs qu'ils avaient d'abord condamnées et combattues.

Le "charismatisme traditionaliste", mis au monde par la fausse tradition, produit les mêmes maux que l'Eglise conciliaire, engendrée par un "catholicisme" déjà révolutionnaire. Comme toujours, à la tête de cette opération, un homme, désormais plus à plaindre qu'à détester.

Mais vous, maintenant, Monseigneur, toujours regretté, vous êtes là où ces événements terrestres, si graves soient-ils, paraissent d'insignifiants faits divers temporels. Vous êtes là où plus rien ne compte, sinon d'aimer Dieu et d'être investi de Son Amour.

Ne nous oubliez pas, Père très bon, car dans la cécité terrestre qui nous enveloppe, il est parfois trop dur de vivre avec un authentique esprit de foi les vicissitudes quotidiennes.

Nous sommes de ceux qui, à tort ou à raison, pleurent encore pour l'Eglise, et se sentent poussés par une (espérons sainte) colère contre Ses ennemis.

Préservez-nous de l'exaltation qui compromet la paix éternelle où l'on trouve Dieu, et de l'intolérance qui ne sait plus avoir pitié des misères humaines.

Faites-nous grandir dans l'humilité, vertu qui vous fut si chère et que vous pratiquiez, et dans la sainteté sacerdotale, de sorte que les fidèles en nous voyant puissent fuir la médiocrité.

Enfin, obtenez-nous tout ce qui nous est nécessaire pour ne pas trahir notre mission. Tout le reste est vanité.

Quant à moi, orphelin de mon Evêque, je fais mien votre désir qui vous faisait attendre plus que toute autre chose le moment où vous auriez pu remettre Votre épiscopat entre les mains du Vicaire du Christ, lorsque l'Eglise en aura un.

Votre biographie nous révèle que déjà Pie XII voulait vous élever à la dignité cardinalice. A moi, si l'Eglise ne se trouvait pas en état de privation, jamais l'on aurait demandé d'accepter l'épiscopat. C'est pourquoi j'implore le soutien de vos prières, de grâce, car surtout lorsque je confère les Ordres et que je donne la Confirmation, je me sens vraiment un indigne canal de grâces aussi insignes, et je crains pour mon salut éternel.

Je conclus en récitant avec Vous et avec mes confrères, comme nous le faisons sous l'auvent, à la gare de Turin, en juin 1987, sans faire attention ni aux voyageurs ni aux trains, une dizaine d'Ave Maria à la Mère du Bon Conseil.

Puisse ce numéro de "Sodalitium" vous rappeler soit l'amour que nous vous portons, soit le chagrin de votre départ qui ne saurait nous quitter.

Bénissez-nous tous du haut du ciel.

Ave Maria, gratia plena ...

+ Franco Munari

de "La Voie Royale" de
S.E.R. Mgr. M.L. Guérard des Lauriers o.p.

Maintenant tout se tait, comme au soir de ma vie ;
Il n'y a plus que Vous, moi aussi devant Vous.
Rien plus n'existe, sinon Vous, en Votre Croix,
et moi qui Vous regarde ;

je Vous regarde, je tends vers Vous
par chaque fibre de mon cœur, en compassion :
et voici que je suis changé par Votre mystère.

Je voudrais épeler toutes les tortures
de l'âme et du corps :

or c'est, merveilleuse, la joie qui m'inonde
et le bonheur, et l'inexprimable repos ;
angoisses, tristesse, amertume, tout se dissipe.

+

Son Excellence Révérendissime
Mgr. Michel Louis Guérard des Lauriers

25.X.1898

27.II.1988

VIE DE MONSEIGNEUR GUERARD DES LAURIERS

par Don Giuseppe Murro

Raymond Michel Charles Guérard des Lauriers naquit à Suresnes, près de Paris, le 25 Octobre 1898 à 22 h 45 au 27 de la rue des Barrières, de Paul Louis Guérard des Lauriers et de Lucie Madeleine Lefebvre son épouse. Il fut ensuite baptisé dans la paroisse du Coeur Immaculé de Marie de Suresnes, le 24 décembre 1898 : son parrain fut Charles Guérard des Lauriers et sa marraine A. Lefebvre.

Bien que son premier prénom soit Raymond, en famille on l'appela toujours Michel.

Depuis son enfance, il fit preuve d'une disposition particulière pour les études, révélant une intelligence peu commune : "un génie" dirions-nous. Et de ce fait, déjà depuis l'école publique de Suresnes, il eut des "billets de satisfaction" : en 1908 pour "les cartes géographiques", en 1909 pour l'excellente application, en 1910 pour "son travail, son soin et sa conduite".

Il reçut dans sa famille une éducation chrétienne : sa mère avait une grande foi et une grande piété : lui-même disait d'elle qu'elle était une sainte. Michel dut faire une très bonne première Communion, puisque c'est à celle-ci que sa mère attribuera la grâce de la vocation. Il reçut la Confirmation le 25 avril 1910 toujours dans la paroisse du Coeur Immaculé.

Après la douloureuse épreuve pour toute la famille de la mort du père en 1913, Michel fut inscrit au Lycée Chaptal. En novembre 1915 il fut admis comme postulant dans le Tiers Ordre des Maristes, qui avait comme exercice de piété quotidien la méditation ; après le noviciat il fit profession le 26 Mars 1917. C'est à cette époque que Michel commença à penser à la vocation. Cependant c'est aussi en mars 1917 qu'il dut interrompre ses études à cause de la mobilisation générale : il fut incorporé au 113ème Régiment d'Infanterie ; il fréquenta ensuite le Centre d'Instruction de St-Cyr du 1er septembre 1918 au 1er février 1919, période pendant laquelle il participa même au cours de mitrailleuse à Granville et y reçut la mention "très capable". Voici la description de Michel donnée par le commandant de la VII^e Compagnie de St-Cyr, le Capitaine Regard :

"Esprit froid et méthodique, se donnant peu, mais réfléchissant beaucoup, connaissant à fond son règlement, manquant encore un peu d'assurance sur le terrain ; mais d'une éducation supérieure, sera un chef de section de premier ordre et un brillant officier".

Mais les desseins de la Providence seront bien différents pour Michel.

L'après-guerre

Il quitta l'armée pour suivre les cours du Lycée Chaptal vers la fin de 1919. Admis à l'Ecole Polytechnique en 1920, il l'abandonna en 1921 pour entrer à l'Ecole Normale Supérieure. En 1924 il obtint l'agrégation en mathématiques, puis il reçut des bourses d'étude à Paris et à Rome où il étudia auprès du professeur Levi-Civita (1925/26) et fréquenta l'Académie des Lincei.

Nous devons ici mettre particulièrement en relief la bonne influence qu'exerça sur Michel l'Abbé G. Massenet, Vicaire à la paroisse du Cœur Immaculé de Marie. Prêtre très pieux et zélé, que tous considéraient comme un nouveau curé d'Ars. Très humble, il refusa catégoriquement toutes les promotions qui lui étaient proposées et il termina saintement sa vie comme vicaire honoraire de Suresnes. L'Abbé Massenet connut à fond Michel et il resta toujours en correspondance avec lui durant le service militaire, les études, le séjour en Italie : il put ainsi le conseiller sagement sur son avenir, soit pour la vocation, soit pour la solution des difficultés qui se présentaient. Il ne dissimulera pas sa joie lorsque Michel prit sa résolution et ensuite, avant son départ il lui donna les derniers conseils :

"Il faut presque continuellement se séparer des affections que les circonstances nous apportent. Je comprends aussi tes regrets de quitter les lieux qui te sont chers pour les souvenirs qu'ils te rappellent. Est-ce que l'on ne peut pas dire à ce propos la parole de St-Paul : "quotidie morior" (je meurs tous les jours). Dans une des leçons du bréviaire un saint Père nous dit que la vie n'est pas autre chose qu'une mort prolongée. C'est vrai pour le cœur ... et ce qu'il y a de merveilleux c'est ce que tu me dis : malgré tous les sacrifices que tu as à faire, au fin fond de l'âme tu possèdes la joie et tu ne changerais pas ta place pour une autre ! Voilà ce que fait Jésus pour ceux qui se donnent entièrement à lui : d'une main il leur prend tout ce à quoi ils tiennent le plus et de l'autre Il leur rend mille fois plus qu'ils n'ont donné. Tu sentiras cela de plus en plus pendant ton noviciat ..." (lettre du 29 juillet 1926)

La vocation

La mère de Michel, Lucie Madeleine Lefebvre, vivait de la foi. Elle vint deux fois en Italie retrouver son fils ; elle visita les basiliques, les églises, les cathédrales, participant aux cérémonies religieuses. Durant son second séjour à Rome, en avril 1926, elle apprit la vocation de Michel.

C'est elle-même qui le raconte dans son journal de voyage, à la date du premier avril, Jeudi-Saint :

"Michel m'annonce la grande décision ... devant l'image de St Thomas d'Aquin ... il entrera chez les Dominicains. Loué soit Dieu ! Que sa volonté se fasse entière et qu'Il m'envoie calme et courage".

Deux jours plus tard, après avoir participé à l'Office du Samedi Saint, elle écrira : "Office à St Joachim. Communion au pied du Sauveur ressuscité, malgré les terribles séparations qui effraient ma faiblesse, tout chante en moi l'action de grâces, la confiance, la paix, la louange au Dieu si bon et miséricordieux qui peut en un instant changer la face de toutes choses. Ordination à St Jean de Latran : oh ! le merveilleux et consolant spectacle !!"

De retour à Suresnes, le samedi 17 avril, le jour même elle se rendra à l'église : "je vais sans tarder au pied de la Vierge de Suresnes la remercier d'avoir gardé son cher petit enfant de toutes les embûches dressées sur son chemin, l'enfant qu'elle avait marqué au jour de sa Première Communion pouvait-elle l'abandonner ! non, vous le garderez toujours, n'est-ce-pas ? comme la meilleure des mères. Qu'il fasse l'oeuvre de Dieu et travaille à sa gloire".

Michel avait été jusque là un jeune homme exemplaire non seulement pour les études, mais aussi pour la vie morale : sérieux, pieux, il s'efforçait de pratiquer la perfection évangélique : "je n'allais jamais au théâtre, aux spectacles, cela m'était étranger ..." racontera-t-il ensuite. Il allait toutes les semaines voir le P. Garrigou-Lagrange et il se sentait attiré vers les Dominicains.

Mais qu'est-ce qui décidera Michel pour la vocation, et dans l'ordre de S. Dominique ? Un soir il était resté au couvent de l'Angelicum au chant des Complies : et alors, tandis qu'il regardait l'étoile qui figure sur le tableau de S. Dominique, puis l'image de S. Pierre martyr, il eut "une sorte de vision. Dans une joie immense d'avoir trouvé ... que le bon Dieu me choisisse pour appartenir à l'Ordre de la Vérité. C'est l'achèvement de toute ma jeunesse, j'avais 28 ans" - et il expliquera encore : "Ce fut une sorte d'intuition. Les mêmes images qui sont belles habituellement, devenaient pour moi une sorte de projection puissante du Ciel. J'ai vu la splendeur de la Vérité, la splendeur de la Vérité Divine".

Le séminariste

Michel entra au noviciat d'Amiens en septembre 1926, à 28 ans, il prit l'habit le 23 du même mois avec le nom de frère Louis-Bertrand. Il fit sa profession religieuse le 23 septembre 1927.

A cause des lois anticléricales du début du siècle, en France les Ordres religieux avaient été contraints à l'exil ; c'est pourquoi les novices devaient poursuivre leurs études à l'étranger : Les Dominicains avaient leur séminaire du Saulchoir à Kain, en Belgique, près de la frontière française. Le Directeur du séminaire était le P. Hérès, auteur d'un important commentaire de la Somme Théologique de S. Thomas. Les études ne faisaient pas oublier au fr. Louis-Bertrand le désir de la conversion des âmes : le 15 Octobre 1927 il s'inscrit à l'Archiconfrérie de prières pour la conversion d'Israël et le 3 février 1928 à celle pour le retour à la foi catholique des peuples du Nord de l'Europe.

Au séminaire, ses confrères avaient de l'estime pour lui, soit parce qu'il était le plus âgé, soit à cause des études qu'il avait faites, soit ... pour la bonne humeur qui le rendait sympathique. Et déjà depuis lors on connaissait son intérêt pour les choses spéculatives alors que les choses matérielles le laissaient fort indifférent.

Les 6 et 7 octobre il reçut la Tonsure et les Ordres Mineurs de l'Evêque de Tournai, Mgr RASNEUR. Le 24 septembre 1930, Mgr DRAPIEZ le fit Sous-Diacre, le 21 décembre Mgr Rasneur l'éleva au Diaconat et le 29 Juillet 1931 à la Prêtrise dans l'église du couvent du Saulchoir. Il célébra sa première messe dans sa ville natale à Suresnes.

Le professeur

Après l'ordination, ses supérieurs décidèrent de lui faire poursuivre ses études pour qu'il puisse ensuite enseigner. Durant l'été 1932 la Faculté de Lille demanda à l'Ordre de S. Dominique un professeur de calcul différentiel et intégral, car la chaire était devenue vacante, le titulaire étant malade. Le Provincial, le P. Padé, proposa le fr. Louis-Bertrand, qui devait encore terminer les études entreprises. Celui-ci, prévoyant la difficulté objective de suivre les cours de Théologie au Saulchoir et de donner des cours à Lille, écrivit au P. Provincial dont il dépendait et qui lui répondit : "C'est le P. Hérès qui vous envoie et non pas moi." Lorsque le P. Louis-Bertrand en parla au P. Hérès, il eut comme réponse : "C'est le P. Provincial, ce n'est pas moi". Alors le P. Louis-Bertrand n'eut plus qu'à accepter, sans savoir de qui était venu l'ordre.

Le 23 mars 1933 il obtint le titre de Lecteur, qui dans l'Ordre Dominicain équivaut à une maîtrise. A partir de 1933 il fut professeur de philosophie au Saulchoir, enseignant l'épistémologie et la philosophie des sciences.

Ces années-là il collaborait à la Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques ainsi qu'au Bulletin Thomiste.

Le 26 novembre 1934 il reçut le titre de Maître de Conférences de la Faculté de Lille. Et ceux qui l'ont vu ne sauraient oublier qu'il était le seul professeur de la faculté à s'agenouiller au début du cours pour réciter la prière "veni Sancte Spiritus".

En 1939, en raison d'un sérieux état de fatigue, il donna sa démission à Lille, au grand désappointement du Recteur qui aurait bien voulu le garder !

Les lois anticléricales en France étant tombées en désuétude, les Ordres Religieux purent rentrer : les Dominicains de Kain obtinrent à Etioilles, près de Paris, une maison qui reçut également le nom de "Saulchoir". Le "déménagement" se fit en deux étapes, d'abord les philosophes en 1938, puis les théologiens en 1939 ; il semble que le P. Louis-Bertrand vint avec les premiers ; quoi qu'il en soit, l'affectation définitive date de 1939.

A la deuxième Guerre Mondiale, suite à la mobilisation générale, le Père fut rappelé au service le 9 septembre 1939 avec le grade de Lieutenant de réserve ; il fut affecté à la section technique d'artillerie où ses connaissances furent utilisées dans la fabrication des tables de tir. Après un séjour à Tarbes il fut démobilisé le 10 septembre 1940.

C'est à cette époque qu'il eut la pensée d'une vocation de Chartreux. Il écrivit à plusieurs couvents, parmi lesquels la Grande Chartreuse, et c'est seulement quelques années après qu'il fut admis à en faire l'essai, qui toutefois n'eut pas de suites. Mgr. Guérard vivait toujours dans un grand silence intérieur ; c'est pourquoi peut-être il pensa entrer à la Chartreuse, mais même en cela il ne cessa jamais de vouloir suivre la Volonté du Christ et de la chercher également dans les événements de la vie quotidienne.

Malgré les activités de la vie religieuse il réussit encore à poursuivre ses études de mathématiques. En 1930 il fut reçu comme membre de la Société Mathématique de France ; le 3 avril 1941 il soutint à la Sorbonne une thèse sur "les systèmes différentiels de second ordre qui admettent un groupe de Lie", thèse soutenue sous le patronage du professeur Elie Cartan, et qui lui valut le doctorat en sciences mathématiques.

Après la guerre, Mgr Guérard rédigea un grand nombre d'ouvrages : "Le Mystère du Nombre de Dieu" (1940), "Le statut inductif de la théologie" (1942), "La Théologie historique et le développement de la théologie" (1946) ; son chef d'oeuvre en ces années-là fut les "Dimensions de la Foi" (1950), prolongement de l'analyse épistémologique dans le domaine de la connaissance de Dieu, menée avec toute la rigueur et la lucidité théologiques, "La théologie de S. Thomas et la grâce actuelle" (1945), "L'Immaculée Conception, clef des privilèges de Marie" (1955), "Le Phénomène humain du P. Teilhard de Chardin" (1954).

Désormais nul n'ignorait que ses cours étaient excellents, mais aussi très difficiles, de sorte que bien peu de personnes réussirent à les suivre. Cela lui valut quelques sympathiques moqueries de la part de ses confrères ; ils paraphrasaient par exemple le "Je pense donc je suis" de Descartes pour lui attribuer un "Je pense donc tu suis"...

Le religieux

Il était plein de charité envers tous, soit dans les rapports personnels, soit dans les circonstances particulières, ainsi lorsqu'apprenant qu'une pauvre religieuse se levait à 5 h 15 pour faire sa méditation par un froid glacial, il voulut lui faire cadeau de son manteau : c'était tout ce qu'il possédait à l'époque.

Quoiqu'il fût grand "intellectuel", n'allez pas croire qu'il manquait de sens pratique : au contraire il aimait bien "bricoler", réparer un objet cassé, faire presque tous les jours un peu de jardinage ; il n'hésitait pas à prêter la main aux travaux les plus humbles. Sa science, ses charges, même l'épiscopat ne lui ont jamais fait oublier qu'il était avant tout un religieux dominicain.

Il aimait voyager en train, chargé de sa valise-chapelle, de ses livres pour étudier durant le voyage, et de quelques objets personnels et si la personne qui devait venir le chercher avait un empêchement, lui, sans se soucier se mettait en route en portant ses bagages.

Qui ne se souvient de sa capacité de rester longtemps à genoux sur le pavé, immobile, absorbé dans l'oraison ; et de la pauvreté dans laquelle il vivait, se contentant de peu de chose.

Il était tenu à une diète sévère à cause des troubles de l'estomac qu'il avait depuis sa jeunesse ; déjà l'abbé Massenet lui recommandait de prendre soin de sa santé. Lorsqu'il s'était retiré au Saulchoir, il avait demandé aux personnes qui vivaient avec lui de ne pas prendre plus d'une heure pour chaque repas, préparation comprise, car cette occupation, disait-il ne mérite pas davantage ! Plus tard il mitigea cette règle ; si rigoureuse fût-elle, les cuisinières avaient "fait avec" en utilisant des marmites à pression pour rester dans les temps ! Ceux qui l'abordaient ne manquaient pas de remarquer un certain humour qui ne le quittait jamais et dont il colorait même les choses les plus graves ; ils riaient de ses saillies surtout à cause de leur vérité.

Nous ne devons pas oublier son activité dans la vie spirituelle : les nombreuses retraites qu'il prêcha soit à des communautés religieuses, soit à des groupes de tertiaires dominicaines, soit dans des paroisses. Nombreuses sont celles qui ont été imprimées. Parmi ses écrits spirituels, citons "Virgo fidelis" (1950), "Magnificat" (1950), "La Charité de la Vérité" (1951), "La Voie Royale", "Ma Maison sera appelée une maison de prière", "Marie Reine", "Le Silence".

Il fut nommé, le 7 avril 1950, confesseur-adjoint des Soeurs Dominicaines du Monastère de la Croix à Etiolles tout en continuant à enseigner au Saulchoir, à participer à divers congrès, notamment au Congrès Thomiste à Rome en 1955, où il intervient sur la Métaphysique et la Métascience, et à celui de Gallarate en 1959.

Travaux et controverses

Durant les années 50, Mgr Guérard participa aux controverses contre le néomodernisme débordant qui finira par dominer au Concile Vatican II. Dans ses nombreux écrits sur la Théologie de la grâce, il distinguera nettement l'ordre naturel de l'ordre surnaturel contre les tendances de la "nouvelle théologie" et du P. de Lubac. Sur la cosmologie évolutionniste il sera l'un des principaux adversaires du P. Teilhard de Chardin (cf. Sommavilla : "La Compagnia di Gesù", Rizzoli 1985). Ces polémiques amenèrent la condamnation du néo-modernisme par Pie XII avec l'encyclique Humani Generis (1950).

Mgr Guérard dénonça le P. Congar au Saint-Office et il s'aperçut que le Préfet, le Card. Ottaviani, ignorait les idées de Congar ; cela déclencha contre lui la mauvaise humeur de beaucoup de ses confrères même au Saulchoir.

Le P. Guérard des Lauriers était aussi un éminent mariologue. A ce titre il participa aux travaux préparatoires à la définition du Dogme de l'Assomption (1950). A cette occasion il développa la doctrine du magistère ordinaire universel qui prouvait l'infailibilité du futur dogme.

Il fut en outre l'un des principaux théologiens qui secondèrent l'intention de Pie XII de compléter les dogmes mariaux par la définition de la médiation et de la corédemption de Marie. Mais les progressistes qui n'avaient pas réussi à éviter la proclamation de l'Assomption de la T. Ste Vierge, obtiendront le renvoi de ces deux définitions. La proclamation de Marie Reine (1954), qui dans les projets de Pie XII devait servir de prélude aux deux suivantes, fut alors le signal d'un temps d'arrêt dont le P. Guérard fut aussitôt fort conscient.

Le rôle assumé par le Père dans les années 50 nous fait comprendre pourquoi Pie XII lui propose la pourpre cardinalice, mais des sources bien informées nous affirment que De Gaulle y mit son veto.

En 1961 Mgr Piolanti invita le P. Louis-Bertrand à venir à Rome pour enseigner à l'Université du Latran : et ainsi durant une dizaine d'années il dut s'absenter d'Etiolles pendant des mois pour son travail à Rome, logeant à l'Angelicum où il retrouva son cher P. Garrigou-Lagrange jusqu'à la maladie de celui-ci.

Le bref examen critique

En attendant, les événements se précipitent : la réforme liturgique bat son plein pour arriver au bouleversement de la Sainte Messe. Mgr Guérard raconte :

"Rome, Jeudi Saint 3 avril 1969. Ledit "novus ordo missae" paraît. Il y eut deux chœurs, celui de Satan, celui de Jésus : jubilation, consternation. J'appartenais, par grâce, au second. Mais il fallait agir. Une Romaine de la très haute bourgeoisie, Vittoria Cristina GUERRINI, et son amie Emilia PEDICONI (l'une et l'autre décédées depuis), connaissaient très bien les milieux du Vatican, en particulier le Cardinal Ottaviani. Celui-ci se laisse convaincre. Et c'est ainsi que fut décidée la démarche des Cardinaux, démarche dont l'honneur doit revenir à celle qui en conçut le projet, en porta la charge et en mourut d'agonie.

Il fallait préparer le document que le Cardinal Ottaviani s'était réservé de réviser, et s'était engagé à remettre au "pape". Les deux Romaines, surtout V.C. Guerrini, étaient en relation avec de nombreux ecclésiastiques. Quelques-uns, cinq ou six peut-être, répondirent à l'appel ; mais ils n'apportèrent guère qu'une coopération passive aux quelques réunions hebdomadaires. Cependant le groupe dut beaucoup à un liturgiste extrêmement distingué, courageux auteur d'articles critiques qu'il fit paraître à cette époque dans les journaux romains ; je regrette d'avoir oublié son nom. Monseigneur Marcel LEFEBVRE nous encourageait, d'un peu loin ; et même il nous gonfla d'espoir : "Nous aurons six cents Evêques signataires !" Hélas, il n'y eut même pas lui".

Le Père Guérard rédigea ainsi le Bref examen critique du Novus Ordo Missae au cours des mois d'avril et mai 1969, surtout la nuit, car cette tâche imprévue s'ajoutait à des journées déjà assez remplies.

A l'occasion de la préparation du Bref examen critique fut organisée à Rome une S. Messe sur le tombeau de S. Pie V, le jour de sa fête, le 5 mai, célébrée par Mgr Lefebvre, lequel - à l'étonnement des assistants - adopta les mutilations apportées par Paul VI (mutilations assez graves, bien que ce ne fût pas encore la Nouvelle Messe). Lorsque, à la sortie, on lui demanda, avec respect et tristesse à la fois, la raison de son acte, il répondit : "Si on voyait que Mgr Lefebvre célèbre la Messe traditionnelle, cela risquerait le scandale" ! Le P. Guérard commentera par la suite : "Si Mgr Lefebvre n'a pas célébré ladite nouvelle messe, toutefois il a accompli ou omis extérieurement les gestes qui le laissaient à penser,

chose que je n'ai pas été le seul à observer ... double, Mgr Lefebvre l'a été le 5 mai 1969. Alors que, considéré comme étant l'âme d'un minuscule groupe "ami" qui travaillait jour et nuit pour sauver la Messe contre la messe, et manifestant à ce groupe encouragement et sympathie, Mgr Lefebvre infligea à ce même groupe le désaveu public d'une allégeance inconditionnelle à l' "autorité" qu'il fallait contrer".

La rédaction du Bref examen coûta au P. Guérard la chaire du Latran d'où il fut congédié en juin 1970 : "En même temps que le Recteur, Mgr Piolanti, et une quinzaine de professeurs, tous jugés indésirables".

Entre-temps au couvent d'Etiolles, où le Père était toujours domicilié, les choses n'allaient pas mieux : certains étudiants du séminaire participèrent aux manifestations de 68 à Paris, sur le toit du couvent fut arboré le drapeau noir des anarchistes. Les supérieurs, même s'ils prirent des mesures, n'étaient plus maîtres de la situation.

Extra-Conventum

La décision des Dominicains de vendre le Saulchoir fut pour le P. Guérard une cause de tristesse. Au Saulchoir, il avait une vie assez retirée dans sa petite chambre en haut de la maison, au grenier comme disaient ses confrères en le plaisantant, et là il avait écrit sur un mur de sa cellule : "O Beata Trinitas stat Veritas dum volvitur orbis", (O Bienheureuse Trinité la Vérité demeure tandis que le monde passe). C'est un peu le résumé de toute sa vie intérieure, dans laquelle il a cherché à pénétrer le mystère de la Sainte Trinité.

Les Dominicains ne prirent même pas la peine de transporter tout le mobilier sacré, et ce fut grâce à l'intervention du P. Louis-Bertrand que beaucoup d'objets du culte furent sauvés de la destruction ou d'un usage profane. A la suite de ce dernier épisode Mgr Guérard demanda et obtint des Supérieurs de vivre "extra conventum" : désormais la Foi lui imposait de se séparer physiquement de ces personnes qui - acceptant les nouvelles réformes - allaient jusqu'à perdre la foi. A ce moment-là il pensait se retirer dans un endroit de quasi-isolement, pour s'adonner à la prière et à l'achèvement de ses études. Mais l'homme propose et Dieu dispose.

Le Père se consacra à la prédication de retraites, il donna des conférences spécialement sur la situation présente, il servit les centres de Messe traditionnels.

Mgr Lefebvre ouvrait alors le séminaire d'Ecône et avait besoin de professeurs pour assurer l'enseignement. Le P. Guérard fut demandé pour donner des cours. C'est ainsi que débuta la coopération du Père avec la Fraternité S. Pie X, mais plus particulièrement avec Mgr Lefebvre auquel il chercha à faire du bien, à l'éclairer sur les principes qu'exigent la vérité et la cohérence dans l'action "traditionaliste".

A cette époque le P. Guérard chercha l'explication théologique qui rend juste et légitime le refus des nouvelles réformes : il élaborait ainsi la thèse par laquelle le "pape", au moins depuis le 7 décembre 1965, ouvertement et objectivement, ne professa plus extérieurement la Foi, et à cause de cela il perd ipso facto l'Autorité sur l'Eglise militante, car il ne dirige plus ses actions en vue du bien de l'Eglise et du salut des âmes. Comme jusqu'à preuve du contraire son élection semble valide et vu que jusqu'à présent personne, dans l'épiscopat ne l'a mis officiellement en demeure de retirer son hérésie, il reste qu'il est "pape" seulement "matériellement" non point "formellement" (cf. "Sodalitium" n° 13, p. 18 à 24) et que, par conséquent il ne doit pas être cité au canon de la Sainte Messe, dans l'offrande de la Victime à Dieu.

Comme des divisions se manifestaient à Ecône à ce sujet tant parmi les professeurs que parmi les élèves, Mgr Lefebvre prit la décision de "purger" le corps professoral. Et le P. Guérard fut congédié à l'automne 1977, après avoir prêché aux séminaristes la retraite d'ouverture de l'année scolaire au cours de laquelle il avait dit entre autres qu'il fallait obéir au "pape" comme à un cadavre (non pas "perinde ac cadaver" mais "sicut cadaveri")!

Les rapports avec Mgr Lefebvre demeurèrent bons cependant. Le P. Guérard donna l'habit de Tertiaire dominicain à certaines personnes ; il en avait les pouvoirs, mais il n'avait pas ceux de donner "la Miséricorde de l'Ordre" et donc il ne fit entrer personne dans l'Ordre proprement dit : "Je sais n'en avoir pas ce droit et je l'ai déclaré explicitement", écrivait-il quelque temps après. C'est pourquoi lorsque l'un de ces Tertiaires donna l'habit à des postulants, Monseigneur lui écrivit pour lui dire qu'il n'en avait pas le droit et que lui-même ne reconnaissait pas ces jeunes-gens comme frères du Tiers-Ordre.

R.P. Guérard et Mgr Lefebvre

En remerciement du bien qu'il leur avait fait, il fut abandonné par tous. Citons comme exemple, la lettre de Mgr. Lefebvre dans laquelle il expliquait pourquoi il ne voulait pas que le Père revînt à Ecône, pas même pour rendre visite à un groupe de jeunes auxquels il avait donné l'habit et qu'il avait dirigés vers le séminaire d'Ecône pour leurs études (bienheureuses confiance et simplicité !) sans même imaginer que l'on y ferait tout pour les détacher de lui :

"Cher Révérend Père, ... l'unique motif qui me cause quelque appréhension c'est l'absolu de vos affirmations au sujet du Pape et éventuellement du N.O.M.

Ma pensée est moins affirmative. J'ai émis et j'émetts encore des doutes sur le Pape Paul VI. Je me demande en effet comment un Pape peut à ce point contribuer à l'autodémolition de l'Eglise, mais cela me permet-il d'affirmer qu'il n'est pas Pape ? Je n'ose pas le dire d'une manière absolue et définitive.

... Si vous avez l'évidence de la déchéance juridique du Pape Paul VI, je comprends votre logique subséquente, mais personnellement j'ai un doute sérieux, et non une évidence absolue ...

... Dans l'attitude pratique, ce n'est pas l'inexistence du Pape qui fonde ma conduite, mais la défense de ma foi catholique ... Or vous croyez en conscience devoir partir de ce principe qui malheureusement jette le trouble et cause des divisions violentes, ce que je tiens à éviter ...

Voilà en quelques mots ma pensée, qui n'est pas bien loin de la vôtre, mais qui dans la conduite tient davantage compte des réalités aussi bien traditionnalistes que progressistes..."

La réponse du Père Guérard fut claire et cohérente (7/2/79) :

"En ce qui concerne le Pape Paul VI, je n'ai pas l'évidence de la déchéance juridique, mais j'ai, et il y a, évidence métaphysique et théologique que si la plus haute Autorité de l'Eglise reprend une doctrine traditionnelle déjà définie, ladite Autorité

jouit ipso facto de l'assistance immédiate du Saint Esprit. Et si ladite Autorité fonde une Déclaration expressément sur l'autorité de l'Ecriture, alors ipso facto elle doit déclarer infailliblement la vérité.

Si ce n'est pas évident, daignez me montrer où est la faille.

Et si c'est évident, alors l' "autorité" qui a affirmé une erreur était en fait ontologiquement inapte à exercer l'Autorité.

Je n'ai jamais dit que pour autant il y eût déchéance juridique de l' "Autorité". Paul VI est demeuré pape materialiter. Il ne l'était plus (au moins à partir du 7/12/65) formaliter ...

Il est impossible qu'une profanation sacrilège de la vérité se soit ingérée dans l'Eglise qui est sainte. Déclarer explicitement que Vatican II, en tant que Concile, n'est pas "d'Eglise", n'existe pas en tant que Concile, est une condition sine qua non pour rétablir l'ordre dans l'Eglise. Il peut y avoir une interprétation traditionnelle des vérités contenues dans Vatican II. Mais il n'y a aucune interprétation traditionnelle possible de Vatican II en tant que Concile. Puisque, très précisément à ce point de vue, Vatican II opère une rupture de la Tradition.

Vous précisez que "votre conduite est fondée, non sur l'inexistence du pape mais sur la foi catholique"... Mais je ne vois pas, dans l'Eglise catholique romaine, qu'on puisse témoigner en faveur de la Foi, sans se situer avec exactitude par rapport au Magistère tel qu'il est (ou paraît être) actuellement.

L'existence d'un Magistère infaillible, et qui affirme de lui-même qu'il est infaillible, cette existence est une condition sine qua non pour exercer la Foi, aussi bien au point de vue théorétique qu'au point de vue pratique ...

Vous ajoutez, Monseigneur, que "vous tenez compte, davantage que moi, des réalités aussi bien traditionnalistes que progressistes".

Mais enfin, convient-il de tenir compte du progressisme, si tant est qu'il soit une réalité ? Et vers quels témoins va-t-on ? sinon vers ceux qui ne font pas acception des personnes et qui enseignent la voie de Dieu selon la vérité" (Marc 12, 14).

C'est "la vérité qui nous libèrera" (Jean 8, 32) ;
et elle seule. On ne peut pas résoudre une question qui
concerne la vérité par la "co-existence pacifique"
dans une "pseudo- charité", ou par le silence qu'impose
l'autorité. Cela, c'est le procédé de l'église en
déroute, procédé que suscite le "père du mensonge".

"Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur... ;
si ceux-ci se taisent, les pierres crieront" (Luc, 19,40).
Bénie soit la vérité. Il ne faut pas la taire, il faut
la crier.

L'inexistence (relative) du Pape ("formaliter")
n'est pas, selon moi, comme vous l'écrivez, un
"principe". C'est l'inéluctable conséquence des faits
observés ; et c'est, aussi bien pour témoigner de la
Foi que pour administrer dans l'Eglise les sacrements
de la Foi, un indispensable présupposé.

Dans la charité de la vérité, veuillez
agréer

Une telle lettre restera sans réponse.

Cette recherche de la vérité qui répudiait
toute fausse charité, sentimentale ou intéressée,
l'adhésion au vrai objectif et rationnel, sera la cause
du rejet de la part de beaucoup soit de la Thèse du Père,
soit même de sa personne. L'abbé Coache aura la ...
délicatesse de faire parvenir au P. Guérard, le
29.1.1979, l'invitation à une réunion fixée pour le 22,
soit cinq jours avant ! Critiqué par tous pour sa position,
il n'obtient JAMAIS, de qui que ce soit une réponse
logique et précise à la thèse qu'il avait exposée.

Qui refuse la grâce s'enfonce davantage dans
le péché : ainsi celui qui refuse la lumière de la
vérité s'enfonce de plus en plus dans les ténèbres de
l'erreur. Et de fait c'est à cette époque que
Mgr Lefebvre signa le "Communiqué aux Associations
S. Pie V" rédigé à Flavigny ensemble avec d'autres
"chefs de file" du traditionalisme ; ils y affirmaient
leur attachement au "successeur de Pierre" malgré les
graves reproches que l'on est en droit de lui faire
(sic !) et ils demandaient aux fidèles de se regrouper
autour de "prêtres fidèles attachés à Rome et au
successeur de Pierre".

"Il est hérétique, contraire à l'instinct
de la Foi - commente le P. Guérard - aberrant par

rapport à toute la Tradition de prétendre que l'on puisse, à fortiori que l'on doive, "demeurer attachés à un dit Successeur de Pierre" qui profère habituellement l'hérésie, favorise en acte tout ce qui pourrait détruire l'Eglise, se refuse en fait à exercer comme il se devrait le charisme d'infaillibilité ... en vue de condamner et d'extirper les gravissimes altérations de la Messe et du Magistère".

C'est toujours durant cette période que Mgr Lefebvre écrivit la fameuse lettre n° 16 aux Amis et Bienfaiteurs où il mettait pratiquement à égalité la nouvelle "Messe" et la vraie Messe, qui suscita la réaction de ceux qui conservent la Foi et provoqua la lettre ouverte du P. Guérard : "Monseigneur, nous ne voulons pas de cette paix" ; cela fit du bruit ! Les réactions à cette lettre ouverte furent nombreuses : la distance entre le P. Guérard et le "monde" traditionaliste se fit plus grande ; quant aux réponses doctrinales, comme d'habitude, il n'y en eut point ; rien que des attaques injurieuses.

Durant cette même année, le Père commença, pour la première fois, la publication de sa Thèse sur le Siège formellement vacant dans les "Cahiers de Cassiciacum" : elle ne trouva toujours pas de réponse sérieuse, mais pas non plus de personnes ayant le courage d'embrasser la vérité lorsqu'elle est assortie de sacrifices et d'humiliations.

Le Sacre

A la suite de pressantes invitations, le 7 mai 1981, le P. Guérard accepte d'être consacré Evêque par Mgr NGO DINH THUC, Archevêque de Hué (Vietnam), "consécration valide, licite et légale" dont nous avons donné toutes les explications dans notre "Sodalitium" n° 13, p. 25-28 et n° 16, p.33 et 34.

Pour quelle raison Mgr Guérard a-t-il été amené à l'accepter après une année environ de réflexion ? Lui-même va nous répondre ; c'est la même "voix" qui le conduisit à la vocation :

"La perception que j'ai eue quand je rentrai dans l'Ordre de la vérité a été pour moi une résonance de même vie, de même tonalité que l'intuition que j'ai eue de devoir accepter une sorte de voix intérieure, une pulsion intérieure. On est mû hors soi-même quand il faut. On voit, on sent une certitude absolue, une sorte d'impression à partir du plus profond de l'âme. Alors la première intuition ça a été : VERITAS. Et pour l'épiscopat : HOC EST ENIM CORPUS MEUM. Et j'ai compris : il faut tout faire pour sauver l' "Oblatio Munda"."

Le sacre fut accompli sans que personne ne soit mis au courant, et cela dura un certain temps. Est-ce une erreur ? une imprudence ? l'acquiescement à un conseil par trop prudent ? Quoi qu'il en soit, Monseigneur eut le courage et l'humilité d'admettre qu'en cela il pouvait s'être trompé. (Qui ne l'a jamais fait dans les milieux traditionalistes ?) Mais beaucoup, sinon tous, profitèrent de cette circonstance secondaire pour condamner l'acte même de la consécration (ce sont d'ailleurs les mêmes, pour une bonne part, qui applaudissent aujourd'hui aux sacres de Mgr Lefebvre) : est-ce honnête ? ... cela ressemble fort au libéralisme ! Dieu jugera, mais les actes accomplis ont déjà été posés sur la balance et le Seigneur les a déjà jugés.

Bien peu furent les amis qui restèrent unis à Monseigneur : avec l'épiscopat il avait vraiment embrassé toute la croix. Abandonné de ceux sur lesquels il comptait, blessé par l'incompréhension et la déformation de la Thèse de Cassiciacum et par la fermeture des esprits face à la Vérité, Mgr Guérard connut une tristesse semblable à celle de Jésus au jardin des oliviers ; l'on peut véritablement lui appliquer les paroles d'Isaïe (63/3) : "J'ai foulé seul le pressoir et parmi les peuples il n'y a personne qui soit avec moi".

Les calomnies

Lorsque quelqu'un est resté seul, il est facile de le calomnier pour diriger sur lui le mépris des autres. Un exemple entre tous, encore une fois, Mgr Lefebvre au cours du "Colloque de Montreux" du 16 mars 1983, publié par "Marchons droit", de juin-septembre 1983 :

"Le Père Guérard des Lauriers et le Père Barbara m'ont écrit des stupidités et des insultes ; je ne leur ai jamais répondu. Je n'ai jamais insulté quiconque de mes confrères s'est séparé de moi ..."

Deux considérations : les arguments de Mgr Guérard sont-ils des "stupidités" ? Appeler "trahison" les demandes de compromis avec les modernistes, et "traître" leur auteur, est-ce une insulte ? Quant à la réponse, elle s'imposait à Mgr Lefebvre étant donné son attitude équivoque à l'égard de la Foi : s'il ne l'a pas donnée, le soupçon sur la Foi demeure. "Moi je n'ai jamais insulté ..." Mgr Guérard répond : "Mais Mgr Lefebvre calomnie, chose qui est bien pire" et voici la calomnie : "Le Père Guérard des Lauriers est allé à Palmar de Troya pour voir si ce Pape pouvait être considéré comme authentique. C'est le schisme. Ce n'est pas à chacun d'entre nous de faire un Pape. On s'éloigne de la Pierre fondamentale, on s'éloigne de l'Eglise". C'est faux : Mgr Guérard non seulement n'est pas allé, mais il n'a jamais imaginé prendre en considération la question de Palmar ; il a désapprouvé que Mgr Thuc se soit laissé circonvenir par eux. Bien plus, il a toujours refusé la tendance de certains évêques de la "lignée Thuc" de s'arroger un pouvoir de juridiction et d'aller jusqu'à élire un pape ; il a défini une telle position "sessionite créativiste ... qui flatte l'esprit d'aventure" (Sodalitium n° 16 p. 22 et 24).

Mgr Lefebvre, bien que renseigné sur la fausseté de sa déclaration, n'a jamais rétracté la calomnie, jamais il n'a admis s'être trompé. Alors, qui est-ce qui utilise "les stupidités et les insultes" et aussi les mensonges et les faux témoignages ? Ici également : Dieu juge, et les actes posés, Il les a déjà jugés.

L'apostolat de Mgr Guérard

Depuis 1983, Mgr Guérard s'est consacré à approfondir la Thèse de Cassiciacum, précisant ce qu'il convenait de faire. Il met en évidence la nécessité d'avoir des évêques qui professent intégralement la Foi catholique et qui soient consacrés valablement pour pouvoir continuer la "Missio" confiée par N.S. Jésus-Christ à Son Eglise. Il spécifie également quels sont les pouvoirs réels et les limites de cet Episcopat de l'Eglise en état de privation de Pape.

Mgr Guérard n'a jamais évité la discussion : il n'a jamais refusé de revoir entièrement sa thèse en fonction des objections qui lui seraient faites , et ceci par simple honnêteté et loyauté intellectuelle, sans être lié à un parti-pris, ni même à "sa" thèse, mais avec le seul désir de chercher la Vérité, voulant en être l'humble instrument.

"Je me place du point de vue de l'être" disait-il souvent lorsqu'il exposait sa pensée : ce réalisme dans les plus hautes spéculations rendait évidente la vérité de ce qu'il affirmait. Et lorsqu'il "découvrait" une vérité, il l'aimait et l'embrassait totalement : cette adhésion était telle qu'il n'admettait pas que l'on s'entête à contredire ce qui est vrai et elle s'accompagnait du pouvoir de discerner dans ceux qui se trompaient, l'erreur due à une ignorance invincible de celle provenant d'une ignorance coupable.

Prêt à parler avec tout le monde, il conservait avec chacun sa simplicité comme sa fermeté : "Il ne faut pas se défier" disait-il souvent, et il est resté fidèle à ce principe, allant jusqu'à payer de sa personne en accordant sa confiance à certains qui ne la méritaient pas ou qui n'ont pas correspondu au bien qu'ils avaient reçu. Cette ouverture "confiante" et presque innocente envers le prochain, lui a donné la possibilité de s'approcher de beaucoup d'âmes, de reconnaître celles qu'animait la même Foi et de ramener aux Sacrements des personnes qui s'en étaient éloignées depuis longtemps.

"La charité qui vient de Dieu ne fait pas acception de personne" écrivait-il ; pas d'ostentation, pas "d'édification", pas de calcul. Si une vie est vraie, elle ne peut pas ne pas rayonner". "Si nous faisons de la vérité la règle de nos paroles et de nos pensées, nous induisons les autres à la sincérité sans laquelle il n'y a pas de vie possible avec Dieu".

Ce sont ses affirmations qui nous prouvent la clarté de son âme et la rectitude de ses intentions. D'ailleurs, la confiance envers les personnes ne l'a jamais empêché de savoir bien reconnaître dans les modernistes l'impossibilité pratique (bien que non théorique) de pouvoir se convertir à la Foi.

L'amour de la Vérité et l'attachement à la Sainte Eglise, le désir d'opérer le bien pour N.S. Jésus-Christ, permit à Mgr Guérard de ne pas se "reposer" sur ses lauriers mais de continuer la lutte "usque ad mortem" jusqu'à la fin de sa vie. La Thèse de Cassiciacum est le point de départ de son action ; il écrivait :

"Ce que l'on pense réellement de la THESE se manifeste en effet dans l'agir. Car la THESE, réellement affirmée ... entraîne inéluctablement l'alternative suivante :

A) ou bien continuer la MISSIO, et donc reconnaître qu'il faut, pour cela (et d'ailleurs pour cela seulement) des évêques, lesquels, dans la situation actuelle, doivent évidemment être consacrés sans qu'il soit possible d'en référer à l'Autorité ;

B) ou bien admettre que la MISSIO doive au moins provisoirement cesser, puisqu'il est impossible qu'elle soit parfaitement ce qu'elle devrait être.

Il s'ensuit que si, à la fois, on refuse la consécration des évêques et on poursuit la MISSIO, alors, quoi qu'on en dise et quoi qu'on en veuille, on ne soutient pas la Thèse réellement ; c'est-à-dire qu'en réalité on nie la Thèse".

A qui niait une telle alternative, il répondait : "ou bien il y a la Missio ou bien il n'y a pas de Missio, par le principe de non-contradiction. La composante essentielle de la Missio est la MESSE, l'Oblation pure. Quelles sont les composantes de la MISSIO, qui peuvent durer sans Evêques ? La MISSIO, sans l'Autorité suprême en acte, requiert des Evêques".

Donc, pour continuer la Missio, Mgr Guérard voulut ordonner des prêtres et sacrer des évêques ; et de fait, le 17 mars 1984 il ordonna prêtre l'abbé Hubert Petit, le 30 avril suivant il sacra Mgr Storck, le 22 août 1986 Mgr Mac Kenna et le 25 novembre 1987 Mgr Munari.

Avant chaque consécration il a toujours spécifié la nécessité où l'on était d'agir sans le Mandat Romain et le désir d'être soumis à un vrai Pape lorsque Dieu le donnerait à son Eglise, mettant ainsi fin à l'état de vacance formelle (Sodalitium n° 16, p. 3 et 4).

L'amour de l'Eglise et de l'Oblation Pure ne l'arrêtaient devant aucun sacrifice : malgré son grand âge il n'hésitait pas à faire des milliers de kilomètres pour prêcher, assurer la S. Messe, administrer

les Sacrements, visiter des personnes dans le besoin, accepter même des vocations avec la charge de préparer et donner les cours sans jamais penser à lui, ni à sa fatigue, ni à ses crises de foie qui l'obligeaient souvent à garder le lit dans la souffrance.

Clairvoyance

Dans les derniers temps il a pu voir se réaliser ses "prévisions" sur les événements qu'aujourd'hui nous vivons. Et d'abord "l'écroulement" du Père de Blignières, dont il connaissait les qualités mais dont il avait vu ce que d'autres n'avaient pas discerné : "Ce sera un homme pour le meilleur ou pour le pire" avait-il pronostiqué bien auparavant. En 1982 il écrivait à son propos : "Je ne peux plus être sûr de lui. Il semble trop soucieux de conserver un contact (utile ?) avec tous. Cela n'est pas rassurant".

Mais déjà, à partir du sacre de Mgr Guérard, le Père de Blignières fit preuve d'une telle véhémence contre cet acte, que son adhésion à la thèse de Cassiciacum ne paraît pas entière. Dieu seul scrute les reins et les coeurs et connaît les intentions les plus cachées; mais Mgr Guérard a tenté et jusqu'à la fin espéré ramener le Père de Blignières sur la bonne voie, malgré le mal rendu par le bien.

En ce qui concerne Mgr Lefebvre nous pouvons également dire aujourd'hui que Mgr Guérard avait prévu la façon dont il effectuerait des sacres :

"Il conviendra donc, si lesdites consécration ont lieu, de ne pas se réjouir prématurément. Il faudra examiner si la question du "mandat romain", normalement requis pour toute consécration épiscopale, a été clairement posée, et résolue... Des consécration épiscopales qui seraient accomplies selon le rite traditionnel, mais ... "una cum W" (W = Wojtyla) seraient valides ; mais, étrangères à la saine doctrine, chargées de sacrilège puisqu'injurieuses pour le Témoignage de la très sainte Foi, elles ne s'expliqueraient que par l'astuce de Satan". (Sodalitium n° 16, p.16 et 17).

La Thèse de Cassiciacum et les Sacres

"La Thèse et l'inférence qu'il établit (vacance formelle du Siège apostolique à cause du schisme capital de Wojtyla, non capable de poser des ordinations ayant force exécutoire dans l'Eglise), doivent être CERTAINES, doivent non seulement justifier mais impérer le comportement pratique des fidèles qui, LUCIDES dans leur attachement à la TRADITION, refusent de reconnaître W comme étant formellement et en acte le chef visible de l'Eglise militante.

De plus, cette inférence doit être AUTONOME. C'est-à-dire que la certitude requise pour cette inférence ne peut procéder, fût-ce implicitement, d'un jugement dont la pseudo-certitude tiendrait elle-même à la pseudo-"autorité" qui sévit actuellement dans l'Eglise militante, celle de W. Il serait donc contradictoire (et donc vain), de recourir à l'autorité de l' "autorité", en vue de prouver qu'il faut ... ne pas reconnaître l' "autorité".

Il serait contradictoire de présumer, en vue de confectionner la preuve, l'infailibilité de ce dont on prétendrait, au terme de la preuve, affirmer, qu'il a déserté l'infailibilité. Telle est la viciosité radicale du lefebvrisme".

"Concrètement dans la réalité, quoi qu'il en puisse être des déclarations platoniques ou de spectaculaires velléités, quiconque accomplit la Missio a inéluctablement et objectivement le même comportement à l'égard de la THESE et à l'égard de la CONSECRATION, attendu que ces deux choses sont ontologiquement indissociables, comme le sont, en tout existant concret, l'Acte d'être et la nature qui en est la mesure.

C'est d'ailleurs ce qui confirme l'observation. D'une part en effet, rejeter la THESE, et admettre la CONSECRATION, ce serait évidemment être schismatique. D'autre part, rejeter la CONSECRATION et admettre (apparemment) la THESE, c'est dégrader celle-ci en une abstraction eidétique (purement logique et coupée de la réalité) qui n'est plus le VRAI adéquatement convertible avec la REALITE. La CONSECRATION prouve que quiconque, fût-ce sur un seul point, n'est pas pour la THESE, EN REALITE, est contre LA THESE ("qui n'est pas avec moi est contre moi" ; Luc XI, 23)...

Si on choisit de poursuivre la MISSIO sans en référer à l' "autorité", c'est parce qu'on justifie ce comportement apparemment anormal en affirmant que l' "autorité" n'est pas l'Autorité, c'est-à-dire en affirmant la THESE au titre de "principe" et en posant "en acte" que ce "principe" exige de poursuivre la MISSIO. Dès lors, ce qui s'oppose EX SE à la perduration de la MISSIO, s'oppose EX SE et IPSO FACTO à la THESE, laquelle en est en droit le principe nécessitant. Et comme, sans CONSECRATION la MISSIO ne peut durer, la conjoncture, c'est-à-dire le fait de poursuivre la MISSIO sans en référer à l' "autorité", entraîne que, objectivement et concrètement, refuser la CONSECRATION c'est nier la THESE. Autrement dit, la CONSECRATION étant une condition nécessaire pour que subsiste une conséquence, en fait, nécessaire de la THESE, empêcher cette conséquence (en refusant la CONSECRATION), c'est en réalité refuser la THESE qui est le principe nécessitant de cette conséquence".

Ces principes d'action, étudiées et vécus par Mgr Guérard ont été d'une façon cohérente la règle de sa vie durant les dernières années, jusqu'à la fin : critiqué, moqué, et se voyant surtout abandonné, il n'a cessé de professer la vérité. Jusqu'à maintenant, personne n'a su mieux que lui analyser la situation actuelle, personne n'a su répondre aux objections qu'il posait aux autres thèses prétendant résoudre autrement la situation actuelle.

"Defunctus adhuc loquitur" : le défunt parle encore, c'est bien le cas de Mgr Guérard parce que nous trouvons dans ses écrits et dans ses paroles la compréhension des faits d'aujourd'hui et de demain : la solution de la crise dans l'Eglise apparaîtra lorsqu'on appliquera honnêtement tous les principes qu'il a exposés. Prendre, comme beaucoup, une partie seulement de ce qu'il a enseigné "pour ne pas se salir les mains" n'est pas honnête et ne résoud rien du tout. Mais évidemment faire sienne toute la Thèse de Mgr Guérard, aujourd'hui, coûte bien des humiliations et des incompréhensions.

Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur

Maintenant Mgr Guérard nous regarde de là-haut. Que dire de lui à présent ? C'est lui-même qui nous le suggère :

"Beati mortui qui in Domino moriuntur. Beati. La foi tressaille et la nature demeure interdite. Mystère et mystère. C'est la solennelle Parole qui irradie la lumière propre au Royaume. Beati mortui qui in Domino moriuntur ! C'est comme une neuvième béatitude, c'est l'aurore de la Béatitude éternelle, la seule qui se passe de "pourquoi". Aussi bien pouvons-nous compléter l'ultime béatitude de la terre, qui doit être semblable aux huit premières : "Beati mortui qui in Domino moriuntur" quia "Pretiosa est in conspectu Domini mors sanctorum ejus" (Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur" parce que "elle a du prix aux yeux du Seigneur la mort de ses saints" Apoc. 14, 13 ; Ps 115, 15).

Témoin de la mort d'autrui, nous ne pouvons reconstruire le rôle du mourant. Désireux de voir Dieu, notre nature se refuse à comprendre pourquoi l'unité de notre être doit être détruite pour saisir celui qui en est la cause. Mais il n'y a, en l'occurrence, qu'une chose à comprendre : la mort n'est entrée dans le monde que par le péché ... Nul sur terre ne voit Dieu. Qui veut voir veut donc quitter la terre. Qui veut demeurer sur terre, peut-être voudrait voir, mais en vérité ne le veut pas. Beati mortui qui in Domino moriuntur. Bienheureux ceux qui meurent en la vertu du désir de leur Seigneur.

Le désir de Dieu réalise donc la béatitude dans la mort, bien qu'il ne vise pas la mort elle-même, voilà le fait : mourir m'est un gain (Phil. 1, 21).

Comment cela se fait-il ? Or il y a une radicale opposition entre le mirabilis reformasti et la déformation : l'une fut une brisure violente imposée du dehors par l'homme, lui-même volontairement hors l'ordre de Dieu ; l'autre procède toujours du dedans, selon la douceur et la force de Dieu. La mort à laquelle se heurta un désir aveuglé et qui priva de vie, voici qu'elle devient en la Résurrection la condition intrinsèque de la Vie ; et voici qu'un désir saint

assume la mort au point de la produire, loin de la vouloir fuir. O Seigneur, comme c'est grand de mourir de désir, et je vous prie ardemment de me faire tout humble si vous daigner faire résonner en mon coeur votre mystérieux : "Si tu veux ..." (Matt. 19, 21).

Pour entrevoir comment mourir en Vous est simple, je ne dois pas considérer en moi la créature, la créature humaine, la créature humaine et pécheresse confrontée à son créateur, à l'Esprit subsistant, à l'Amour subsistant. Ce qui éternellement me fait et me fera simple, c'est-à-dire semblable à Vous, c'est d'être votre enfant. L'acte de mourir en Vous est par excellence : acte issu de l'enfant, issu du désir, mais sous la motion de la mystérieuse grâce. Le désir inspirateur de la mort bienheureuse procède de la créature; c'est un désir inconditionné qui tend vers son objet, qui tend également à être infini. Or, le désir, comme acte de la créature, est fini ; il ne peut être infini que saisi en Dieu se faisant immanent à lui. C'est Dieu qui suscite le désir, en tant qu'Il attire. "Nul ne vient à moi si mon Père ne l'attire" (Jo. 6, 44). "Quand j'aurai été élevé, j'attirerai tout à moi" (Jo. 12, 32). Le désir est infini dans l'attrait où il repose.

Précieuse pour Vous Seigneur la mort de chacun de vos enfants : Abba Pater. Précieux pour Vous le trépas de ceux qui, en vertu de votre Amour, s'instruisent mutuellement de la plus secrète des Béatitudes : celle de mourir et de découvrir, dans l'acte même de la mort, le signe suprême de votre sagesse : ceux-là manifestent, en deçà des larmes et de la Gloire qu'ils se partagent, l'intime transcendance de votre immuable Attrait. Précieuse Vous est, Seigneur, la mort de chacun de vos saints dans votre Amour ; précieuse Vous est la mort de tous vos saints ensemble dans ce même Amour".

COMMENT MEURT UN HOMME DE DIEU

par Don Giuseppe Murro

Nous ne pourrions jamais assez remercier le Seigneur pour les grâces dont Il nous comble ; mais la faveur que la divine Providence m'a octroyée, de pouvoir assister spirituellement Mgr Guérard des Lauriers pendant les 45 jours de son hospitalisation, est telle que l'on ressent plus clairement sa propre indignité devant un tel bienfait.

Mgr Guérard est entré à l'hôpital de Cosne sur Loire le 10 janvier 1988 ; il y mourra le 27 février.

La maladie

Mgr Guérard souffrait d'une grave insuffisance hépatique qui l'obligeait à observer une diète particulière.

En octobre 1987 il eut une nouvelle aggravation, accompagnée de douloureuses insomnies, avec des crises fréquentes qui le laissaient sans force. L'alimentation devenait de plus en plus difficile car il n'arrivait plus à assimiler, en sorte que le 10 janvier il se vit contraint d'entrer à l'hôpital.

Alimenté uniquement par perfusions, il était dans un état d'extrême faiblesse ; souvent il passait les nuits dans des crises terribles, sujet à des secousses musculaires qui agitaient tout son corps. en général, tôt, le matin, il parvenait à se reposer. Pendant le jour, la douleur au foie continuait à se faire sentir, quelquefois de manière aiguë, à moins qu'il ne fût étendu sur le côté : mais le fait de rester dans la même position lui occasionnait des escarres l'obligeant à changer de côté, et c'était le retour conséquent de la douleur hépatique. Les résultats des analyses révélaient la présence d'une tumeur au colon sigmoïde, avec métastases au foie et probablement à un rein : étant donné l'état avancé de la maladie, en particulier le foie étant complètement pris, au point de ne pouvoir assurer aucune fonction, il n'était plus possible désormais d'envisager un quelconque traitement.

Comme il n'avalait plus rien, les sécrétions lui provoquaient une continuelle salivation qui l'empêchait de parler distinctement. De plus, arrivé à l'hôpital tard dans la soirée du 10 janvier, il fut mis dans une chambre encore froide, ce qui lui causa une bronchite.

"Quand je souffre moins - disait Monseigneur durant les premiers jours d'hôpital - je crois que je vais pouvoir écrire un peu, mais dès que j'esquisse les gestes pour le faire, je suis cloué" (1).

Et pourtant, Monseigneur n'a pas hésité à écrire lettres et documents, lorsqu'il l'estimait nécessaire.

Vers la fin de janvier et le début de février il avait repris assez de forces pour pouvoir se lever un peu, faire quelques pas dans la chambre et rester assis plusieurs heures durant le jour. Mais ensuite, la maladie a repris le dessus, la faiblesse a augmenté, le corps a commencé à sentir la fatigue d'une aussi longue épreuve qui se serait dénouée avant, si la forte constitution de Monseigneur n'avait opposé au mal une résistance durable.

Ce n'est pas tous les jours que l'on peut voir un Religieux se préparer, parmi les souffrances de la maladie, à bien mourir ; c'est encore plus rare de voir un théologien qui a su apporter une réponse aux problèmes les plus difficiles, continuer la recherche spéculative dans les moments qui précèdent sa mort ; mais c'est rarissime de voir-et je dirais de contempler - un homme de Dieu qui se prépare à quitter cette terre pour rencontrer son Créateur.

Le Religieux

Mgr Guérard a donné l'exemple d'un Religieux. Dans son lit d'hôpital il avait toujours son rosaire en main ; souvent il invitait ses visiteurs à réciter quelque prière avec lui ; il se recommandait à tous pour que l'on prie pour lui afin de rester fidèle à l'accomplissement de la volonté de Dieu .

(1) Toutes les citations sont des paroles de Mgr Guérard enregistrées durant son séjour à l'hôpital.

Dès les premiers jours de son hospitalisation il n'a pas hésité à demander pardon pour ses manquements :

"Je vous demande pardon de mes impatiences, du manque d'édification que j'ai pu être pour vous ; j'aurais pu faire plus pour vous, mais maintenant au moins, je fais tout ce que je peux".

Le 12 janvier il voulut faire une confession générale. Il pensait au bien des âmes : plus d'une fois il déclara qu'il offrait tout pour l'Eglise, pour notre Institut, pour les fidèles :

"Autant que je puisse signer une intention : c'est pour vous, c'est pour votre oeuvre, pour le séminaire d'Orio, pour que vous deveniez des missionnaires de Marie, selon le dessein qu'a exprimé si bien St Louis M. Grignon de Montfort".

Il agissait pour le bien des âmes : quelle que soit la question dont on l'entretenait, il ne manquait jamais de dire ne serait-ce qu'une parole, une phrase nécessaire pour le bien spirituel de l'interlocuteur. On peut affirmer que la souffrance lui donnait une lumière spéciale lui faisant comprendre l'état de l'âme des personnes qui l'approchaient. Des docteurs aux infirmiers, avec tous il cherchait à faire son devoir de religieux, visant le salut de leurs âmes.

A toutes ses connaissances lorsqu'elles venaient le visiter, il ne parlait pas longtemps, mais ce qu'il disait, venait réellement de l'abondance du coeur ; rien de conventionnel, mais des paroles destinées à se graver dans l'esprit de qui les écoutait. A tous, il recommandait de rester fidèles "usque ad mortem", jusqu'à la mort, malgré les épreuves et les persécutions qui pourraient arriver.

Le Théologien

Mgr Guérard a enseigné durant toute sa vie ; sur son lit d'hôpital il nous a peut-être donné le meilleur de son enseignement, celui qui touche directement le salut des âmes.

"La prière que je fais presque constamment : "O mon Sauveur chéri, que mon corps pour mourir partage ton Agonie dans l'infini désir". Je retrouve

toujours une nouvelle profondeur pour chacune de ces paroles, participer à l'agonie de Jésus est une chose tellement immense, sans mesure, qu'on n'a jamais fini de l'approfondir. Alors, ça, je suis en train de le vivre pour ainsi dire".

On sait qu'il a gardé sa lucidité presque jusqu'à la fin au grand étonnement des médecins et des infirmiers ; et nonobstant la faiblesse et la fatigue, il a continué à scruter la vérité pour diverses questions. Soit des arguments d'ordre doctrinal, répondant aux visiteurs, aux prêtres, pour éclairer, expliquer, approfondir certains aspects de la Thèse de Cassiciacum. Soit des arguments d'ordre pastoral : Je le vois encore assis sur le fauteuil de sa chambre d'hôpital, montrer à l'Abbé Ricossa, et à moi, la situation des personnes qui manquent de ferveur, perdent le désir d'embrasser la vérité tout entière, se laissent aller et finalement s'arrêtent sur des positions moins exigeantes, plus commodes. Combien de personnes, de prêtres même, cherchent le nombre mais pas la vérité : pour conserver une plus grande quantité de "fidèles", ils doivent taire certaines choses, et trahissent l'intégrité de la vérité. Il ne faut pas s'étonner, ajoutait-il, qu'il en soit toujours ainsi, mais ceux qui mêlent la vérité à l'erreur ne sont pas destinés à durer : de même que dans la nature les hybrides ne se reproduisent pas, de même ces personnes ne pourront continuer longtemps de la sorte : ils se rangeront ou d'un côté ou de l'autre.

"Accepter une compromission, même dans un but qui serait bon, est une erreur à la racine : ça n'est pas ce qu'a fait Jésus, surtout pour mourir. Donc il ne faut absolument pas faire cela. Tant pis, vous resterez un petit groupe".

Monseigneur n'a pas manqué de nous donner des conseils, avec beaucoup de délicatesse, pour notre ministère, nous suggérant de ne pas être seulement missionnaires, mais aussi pasteurs des âmes que le Seigneur nous confie :

"L'intuition de St. Louis M. Grignon de Montfort il faut la réaliser. C'est ce que vous faites déjà, d'ailleurs, mais allez plus loin dans la communication de la vérité. Je vous demande pardon : au lieu de devenir plus missionnaires que pasteurs, que votre fonction de missionnaires prolonge celle de pasteurs.

Ce qui est difficile, très difficile, mais je crois que le bon Dieu vous donne la lumière, la force et l'amour pour accomplir cette tâche : une fois que quelques-uns auront compris, et qu'ils seront avec vous, beaucoup viendront".

L'homme de Dieu

Lorsque Mgr Guérard fut hospitalisé il ne pouvait plus avaler même une goutte d'eau. Et pourtant, tous les jours, il put recevoir comme unique nourriture la Sainte Communion. Il vivait par et pour l'Eucharistie, son unique joie, qu'il rayonnait et transmettait aux autres. Après la Communion il prolongeait son action de grâces, durant laquelle on voyait pour ainsi dire sensiblement son âme s'emplir du surnaturel et il lui arrivait parfois de faire ensuite partager aux présents ce qu'il avait découvert et médité. Il n'oubliait jamais de remercier celui qui lui apportait la Sainte Communion :

"C'est le viatique qui donne la mesure de toute chose, le désir, l'infini désir, la participation à l'agonie et la pénétration de la mesure infinie de l'agonie de Jésus. C'est la Communion qui assigne la mesure de Croix que je dois porter pour ce jour-ci".

Monseigneur n'a pas refusé la Croix que le Seigneur lui envoyait : il l'a acceptée avec un abandon total en union avec les souffrances de Notre Seigneur durant Sa Passion :

"C'est le degré qui compte. Le degré dans l'agonie, le degré dans l'abandon, le degré dans le désir. J'ai désiré la Croix. C'est bien ça la loi de l'Amour. Quant on y est, c'est moins facile qu'on pouvait croire. Mais la grâce du bon Dieu est là. Nous avons des généreux désirs, quand il faut les accomplir, c'est plus difficile".

Il n'a pas caché la lutte intérieure qu'il soutenait alors : à tous il demandait leurs prières "pour que je sois fidèle, pour que je reste dans l'abandon". Il se plaignait rarement, mais son visage laissait entrevoir l'effort dans l'épreuve.

Quelqu'un pensera peut-être qu'au milieu de tant de souffrances physiques la présence du Seigneur

le consolait, comme une compensation aux douleurs du corps. Mgr Guérard a bu jusqu'au fond au calice amer de la Passion, étant à l'imitation de Notre Sauveur, dans la désolation spirituelle, privé des grâces sensibles que le Seigneur accorde pour nous aider à supporter les peines quotidiennes. Jésus semblait abandonner son âme et se taisait : "C'est un grand silence. C'est la Foi, la pure foi, en sorte que je reste ouvert à l'une comme à l'autre : à une guérison miraculeuse, ou bien à la mort".

"Parfois je redis à Jésus la prière : "Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous". Et Jésus répondit : "Volo.Mundare". "Je le veux. Sois guéri". Jésus peut me guérir. Quand Il vient, je Lui adresse cette prière, très humblement en me remettant à Sa très Sainte Volonté". "C'est l'abandon : ou bien Jésus veut que je guérisse, ou que je meure".

Mais parmi tant de tribulations, Monseigneur n'a jamais cédé à des mouvements de relâchement, ni de désespoir :

"Je répète souvent : "Non recuso laborem, je ne refuse pas le travail", si le bon Dieu me laisse sur terre. Je crois pouvoir dire : je suis vraiment dans l'indifférence complète. Qu'Il use de moi comme Il veut. Tout ce qu'Il veut".

Toutes ces actions ont été surnaturelles. Même dans les moments de plus grande souffrance, il tournait son regard vers les images, réunies comme dans un tryptique, des Saints protecteurs de son Ordre : S. Dominique, S. Thomas d'Aquin, Ste Catherine.

Lorsqu'il recevait la Sainte Communion, il était un exemple de dévotion et de piété, par son recueillement intérieur et la foi qui transparaissaient dans tous ses gestes. Que son âme fût pure et reçût des lumières particulières, cela se voyait dans ses yeux : limpides, d'une extraordinaire clarté, ils semblaient immergés dans la vision des choses célestes, dans la possession et dans la contemplation de la Vérité : tellement que tout son visage semblait irradié de cette lumière et la transmettait à quiconque pouvait la voir.

Beaucoup venaient lui rendre visite, souvent pour trouver une consolation auprès de lui : Monseigneur

écoutait, parfois donnait de brèves réponses, mais plus souvent se taisait ; alors, en reconnaissance de la visite, c'est son lumineux sourire qu'il donnait et qui remplissait l'âme de celui qui le recevait.

Lorsqu'il parlait de quelque chose, il allait jusqu'au fond du sujet mais comme ce généreux effort lui causait une grande fatigue, les personnes qui le connaissaient bien renonçaient à lui poser des questions pour ne pas alourdir ses épreuves ; et les visites se faisaient alors dans un silence, non pas vide mais plus expressif que bien des paroles.

La Fin

Durant la seconde quinzaine de février l'état du malade avait continué de s'aggraver : ses nuits n'étaient qu'angoisse et convulsions et ses journées épuisement, fatigue et faiblesse.

Après une nuit où il s'était senti particulièrement mal, il voulu faire une seconde fois sa confession générale : il se rendait compte, sans le dire, qu'il ne se relèverait plus. Son visage était décharné et sa tête qu'habituellement il tenait inclinée pour diminuer la douleur ne pouvait plus se soulever sans qu'on lui vienne en aide.

Le mardi 23 février il reçut la Sainte Communion en viatique, ce qui le consola beaucoup. Les deux jours suivants il réussit à prendre seul un fragment d'Hostie.

Depuis de nombreux mois Monseigneur souffrait d'une sorte d'amertume intérieure dont il avait demandé au Seigneur d'être délivré. Il fut exaucé le jeudi 25 février, et ce fut une matinée de si grande consolation qu'il en parla à ceux qui l'entouraient :

"La Sainte Vierge a ôté l'amertume et aussi l'angoisse. Alors j'ai demandé la permission à la Sainte Vierge de continuer la joie de la crucifixion ou bien de poursuivre dans cette joie. Alors c'est pour moi un signe de sa sollicitude maternelle. C'est une grande grâce de sérénité. Je souffre beaucoup et c'est dans la paix de la volonté du bon Dieu qui doit s'accomplir entièrement en moi. Je n'ai qu'à poursuivre dans la voie que le bon Dieu m'a ainsi tracée, qui, certes, est très douloureuse mais qui répond à toutes

les conditions que j'ai pressenties devoir se réaliser. Donc je vous invite à rendre grâces, à poursuivre pour l'action de grâces et la confiance et l'abandon. Voilà l'essentiel de ce que je voulais vous dire ce matin car c'est un grand événement dans ma vie et qu'il vous rassure dans la grande conviction de la vérité. Misericordiam Domini in aeternum cantabo. Je vous demande alors de ne pas être dans la tristesse mais dans l'action de grâces et la joie.

Persévérez avec ardeur, enthousiasme. Je ne pouvais pas avoir un signe plus grand, étant donné la situation. Je voudrais que cette nouvelle vous soit consolation et encouragement à persévérer dans la même joie, dans la même certitude, dans la même Foi. Je souffre encore beaucoup mais c'est le programme : que Dieu nous conserve dans cette grâce, car elle est fragile. Dieu peut la retirer si nous nous prévalions de la faveur reçue, mais j'espère que l'humilité nous préservera de ce danger et de cette erreur."

Quelques moments après, Monseigneur demanda si l'on était le samedi : apprenant que c'était jeudi il s'attrista de devoir attendre encore deux jours. Avait-il pressenti qu'il quitterait la terre le jour consacré à la Sainte Vierge ? Ce fut l'impression des personnes présentes. Il attendait une visite dans l'après-midi : il demanda qu'on fasse venir la personne au plus tôt, avant l'heure prévue ; ce ne fut pas possible. Au début de l'après-midi, Monseigneur, en raison de sa très grande faiblesse, n'eut plus la force de parler ; malgré ses efforts il n'arriva pas à adresser la parole à son visiteur.

Le vendredi 26 février, pour la première fois, il lui fut impossible de communier : il ne pouvait plus ouvrir la bouche et malgré l'aide des assistants les mâchoires restaient contractées. Il pleura en réalisant qu'il devait faire même le sacrifice de ce qu'il avait de plus cher au monde ici-bas, Jésus-Hostie. Alors il ferma les yeux, et entra dans une solitude où personne ne pouvait accéder.

Lorsqu'on l'appelait, il ouvrait avec peine les yeux, mais il n'y avait plus aucune réaction dans ses membres. La respiration était difficile à cause d'une autre bronchite, le catarrhe risquait de le suffoquer et les infirmiers lui faisaient des sondes nasales très pénibles.

En le voyant, l'on ne pouvait s'empêcher d'évoquer l'Homme des douleurs, Notre Seigneur souffrant durant Sa Passion : du sommet du corps jusqu'à la plante des pieds tout était dans la souffrance : dans le nez la sonde, au cou la perfusion, les artères des bras piquées par les perfusions précédentes, l'appareil digestif, l'épicentre de ses douleurs, les poumons encombrés par le catarrhe, les hanches et les jambes ayant des escarres, une sonde urinaire, les pieds enflammés. Les personnes présentes, après avoir récité les prières pour les agonisants, restèrent à son chevet pour prier.

Le 27 février 1988, à 3 heures environ du matin, tout à coup la respiration redevint tranquille, comme si le catarrhe avait disparu, et tandis que les assistants récitaient les prières pour le trépas, son âme s'en allait vers le Seigneur : il était 3 heures 10. Le corps ayant cessé de souffrir, tous les membres semblèrent trouver un peu de repos et le visage sembla prendre une expression plus tranquille. Monseigneur avait terminé sa passion.

L'on n'a pas trouvé un semblable à lui,
qui gardât la loi du Seigneur

Monseigneur eut toujours une tendre dévotion à la Sainte Vierge. Maintenant qu'il n'est plus là, maintenant que nous éprouvons la douleur de sa mort, maintenant que nous ressentons son absence, maintenant que nous nous sentons poussés aux larmes de douleur comme des orphelins qui viennent de perdre leur père, même pour ces moments Monseigneur a pensé à nous : il nous a laissé encore le réconfort de ses paroles, il nous a laissé sa dévotion à la Sainte Vierge, à l' "Inviolata".

"Il y a deux noms : "Immaculée Conception" et "Fulgida Coeli Porta" : mais c'est la même réalité sublime, quasi divine, de notre Mère que nous adorons comme effet de la Sagesse du bon Dieu. S'il y a pour vous des heures douloureuses, à cause de tout ce qui va se passer, que ce soit votre cantique intérieur : 'Inviolata', puis 'Fulgida Coeli Porta'. Que ce refrain du ciel vous délivre des tristesses de la terre. Que ce chant chante dans votre cœur et vous enchante. Il faut quelque chose pour cela, un peu de volonté pour s'arracher à toutes les contingences avec lesquelles on ne peut pas ne pas être confronté.

Mais de toute façon je prierai pour que vous en ayez la grâce et pour que ce chant berce toute votre vie, où qu'elle se déroule. J'espère qu'avec beaucoup de volonté, de ferveur, cette joie céleste - qui fait qu'on vit un peu dans le Ciel, déjà sur terre - vous soutiendra. Que ce soit votre viatique, que vous porterez dans votre coeur.

La sérénité reconfortera d'autres âmes qui végètent pour ainsi dire, parce qu'elles ignorent ces splendeurs que le bon Dieu met miséricordieusement à notre disposition. Voilà, mes chers enfants, je vous veillerai du haut du ciel comme si j'étais encore sur terre : que le bon Dieu fasse sa Sainte Volonté.

Le plus grand cadeau qu'il nous fait c'est notre Mère. Elle est votre Mère, votre Maman à chacun et elle saura trouver dans son Intelligence, dans son Coeur, dans sa Tendresse, les accents qui consoleront vos âmes, qui sècheront votre douleur, qui transformeront même les pleurs en pierres précieuses pour le Ciel. Et il n'y a rien de plus beau sur terre que les larmes que l'on répand par amour. Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés et bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils consolent Jésus et ils consolent sa Mère. C'est comme des perles brillantes sur la terre où il y a tant de pourriture, de péché, ou de choses qui amènent le dégoût de Dieu.

Mais quand le bon Dieu voit des âmes qui pleurent dans l'Amour, qui acceptent dans les larmes, avec un grand amour, le don que le bon Dieu leur fait - de leur donner une Maman qui les veille - le bon Dieu est consolé et son regard courroucé qui tomberait sur la terre à cause du péché se trouve apaisé : Il ne peut pas négliger, ne pas tenir compte de ces larmes intérieures. Alors ne craignez pas si le don vous en est fait, de pleurer, de pleurer ces larmes d'amour en pensant à la tendresse de votre Maman du Ciel, l'Immaculée et la Porte éclatante du Ciel.

Or ces vérités il faut les vivre, jusqu'au moment où tout près de la mort, on touche l'achèvement de Marie elle-même. Je vous confie à elle. Et je continuerai à le faire du haut du Ciel en espérant que le bon Dieu me privera de l'éternelle misère à cause de Marie, ma Maman. Au-dessus des vicissitudes de la terre que nous avons à vivre, que ce chant l'emporte sur tout et qu'ainsi vos larmes légitimes soient apaisées, transfigurées, qu'elles deviennent des pierres étincelantes qui ornent la Fulgida Coeli Porta".

ORAISON FUNEBRE DE MGR MUNARI AUX FUNERAILLES DE
MGR GUERARD DES LAURIERS

"Silentium pater Praedicatorum".

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.
Ainsi soit-il.

Chers Fidèles,

Je viens de vous dire : "Silentium pater Praedicatorum". Tout récemment, Mgr Guérard nous disait cela, et nous disait cela car le silence a été sa façon de vivre au fond. Quand je parle de silence, j'entends par là pas simplement le fait de ne pas parler, ni de se taire ici ou là, mais de vivre intérieurement en état de silence, et même au milieu des événements les plus terribles - et Dieu sait si nous vivons des événements terribles - Monseigneur gardait cet état silencieux.

Silence veut aussi dire se taire toutes les fois que la vérité n'est pas en jeu. Qui parmi nous sait se taire à chaque fois dès que la vérité n'est pas en jeu ?

Monseigneur vivait en parlant très peu à l'extérieur et en étant en silence tout le temps intérieurement, et si je vous dis cela, c'est parce qu'il y a un mois et demi peut-être, en me parlant de son enterrement prochain, il me disait :

"Voilà, à mon enterrement, vous direz un petit mot surtout pour consoler les gens, mais je ne voudrais pas qu'on gaspille des mots pour moi, et donc je vous prie, si jamais ici ou là, au repas, au cimetière, n'importe où, l'un ou l'autre voulait dire un mot, eh bien demandez-lui par grâce qu'il ne le fasse pas ; je préfère ainsi".

Encore une fois, même en pensant à sa mort, il pensait au silence, qu'on ne parle pas trop de lui. C'est pour cela que je vous adresse ces quelques mots ; je ne peux pas faire un panégyrique de Mgr Guérard, je n'en ai pas les moyens, et puis, lui, il n'aurait pas apprécié cela. Je vous livrerai simplement quelques souvenirs, mes souvenirs de lui. Je l'ai connu récemment, il y a un an et demi, donc vous voyez, il y a presque toute sa vie qui m'est inconnue, et donc je ne vous parlerai que de ces quelques temps qu'on a passés à côté de lui.

Qui est-il donc cet homme qui vient de nous quitter, que nous n'aurons plus la joie d'avoir parmi nous ?

On peut dire qu'il était un homme de Foi, un homme de vertu, et un homme d'Eglise.

Sa Foi, je vous l'avoue, c'est ce qui m'a toujours le plus frappé. Je dirai que sa Foi était presque visible. Nous sommes Prêtres, nous avons vécu dans les milieux traditionalistes, et dans nos milieux on parle tout le temps de la Foi à sauvegarder, à sauver, à défendre ; il n'empêche que souvent ce n'est qu'une question de paroles, ce n'est pas une question de vérité, de réalité. Mgr Guérard, au contraire, m'a donné cette impression aussitôt : il vivait de Foi ; c'est à la Foi qu'il faisait recours à tout instant ; c'était la source à laquelle il puisait pour trouver les réponses aux difficultés de la vie, pour chercher la lumière dans l'intelligence, pour trouver des solutions possibles à l'occasion de cette crise que nous vivons.

Il y a très peu de jours, un prêtre lui demandait pour connaître un petit peu ce qui se passait dans son cœur : "Monseigneur, est-ce que le bon Dieu vous parle ? Que ressentez-vous en vous-même ?" Il disait : "Jésus se tait ; je vis de pure Foi". Et comme ça, jusqu'au bout... je crois que la grande épreuve qu'il ait dû endurer, c'est surtout celle-ci, vivre de pure Foi jusqu'au bout, et Dieu sait si cette Foi lui a coûté, car depuis pas mal d'années vous savez bien comme moi qu'il vivait dans cet état presque d'isolement, de délaissement ; c'est pour des questions de Foi au fond qu'il vivait ainsi, car pratiquement tout le monde lui avait tourné le dos. C'est cette Foi-là qui avait donné raison à sa lutte, à son combat pendant ces années-ci, et c'est cette Foi qu'il a emmenée avec lui au tombeau.

Qu'est-ce que c'est que cette Foi de Monseigneur ?
Qu'est-ce que c'était que cette Foi de Monseigneur ?

Eh bien, c'était tout simplement - je crois - la Vérité, il aimait la Vérité, il cherchait la Vérité ; la Vérité était la raison de tout, et pour lui, Foi : et Vérité coïncidaient, et c'est cette Vérité - la Vérité Dieu lui-même - qui lui a toujours permis de résister, de ne pas se laisser aller face à l'abandon, à la trahison souvent, aux calomnies - qu'est-ce qu'on a pas dit de Mgr Guérard ? ... Il vivait de cela. Il est mort avec ça dans son âme, et je crois que, surtout pendant sa dernière maladie, la Foi, la Vérité et donc le fait de devoir résister jusqu'au bout au non

de la Foi a été au fond sa raison de vivre ; pour lui-même, il ne s'attendait plus à rien, il disait depuis longtemps : "Je suis abandonné complètement, je suis à égale distance de la mort ou de la vie, Dieu décidera".

Pourtant il souffrait, il a voulu que cette souffrance soit bien acceptée par son âme, il cherchait la perfection en cette souffrance, dans cette maladie, et il a gardé sa lucidité jusque presque à la dernière minute, et donc il se rendait compte que la mort approchait ; il était parfaitement lucide quand il ne pouvait plus parler, il comprenait tout, mais la bouche ne bougeait plus, la langue n'émettait plus de son.

Sa foi reste - je crois- en premier son témoignage, Foi qui pour lui - je répète - coïncidait avec la garde du dépôt de l'Eglise tel que l'Eglise nous le donne, et en plus l'Oblation Pure - garder la Messe Catholique sans tache, pas souillée de quoique ce soit.

J'ai dit un homme de Foi et un homme de vertu. Là aussi, ce n'est pas à nous évidemment de dire si Monseigneur a été un Saint ou pas un Saint. Chacun de nous a beaucoup de souvenirs car Monseigneur aimait s'entretenir avec quiconque en privé, donc je ne peux parler que de ce qui en Monseigneur m'a le plus frappé dans sa vertu, et même si cela peut vous étonner, je dirai que ses vertus qui m'ont frappé, c'est la douceur et la tendresse.

De Monseigneur, on a dit qu'il était dur, raide, pas pastoral, exigeant, eh bien je vous dis, qu'elle soit bénie cette intransigeance. Don Sarda y Salvany nous dit : "L'intransigeance, la suprême intransigeance dans le Catholicisme coïncide avec la suprême Charité", et en Monseigneur - voyez - je n'ai jamais, jamais vu cette raideur ; quand on était avec lui, voici que l'homme se transformait, il donnait tous ses sages avis, il souriait, et l'on sortait de ces entretiens parfaitement heureux car il avait donné - en très peu de mots - lumière pour l'intelligence, chaleur pour l'âme ou le cœur ; on avait tout reçu, et tout ça très simplement, Ce qu'on appelait sa raideur, sa dureté, c'était à un autre niveau, et c'est justement au niveau de la Foi que coûte que coûte il a voulu résister jusqu'au bout. Parler d'imprudence chez Mgr Guérard, c'est lui faire tort car je crois que malgré sa solitude, s'il y a eu un homme de Foi qui a toujours essayé d'employer le maximum de prudence - autant que cela dépendait de lui - il l'a fait, et là où l'imprudence

est arrivée, il s'est excusé, il a désavoué, il a regretté, et ça encore il faut le faire quand on est si seul et attaqué de la part de tout le monde.

Donc sa vertu pour moi c'est sa tendresse, et cette tendresse parfaitement unie à cette force. Je crois que nous lui devons ce témoignage, maintenant qu'il n'est plus parmi nous avec son corps, nous lui devons ce témoignage de fidélité à cette façon de faire.

Tout à l'heure, je vous disais, nous avons vécu dans les milieux traditionalistes où on parle beaucoup de défense de la Foi, on défend la Foi, la Foi ; tout d'abord que nous demande l'Eglise au Baptême ? C'est la Foi, voilà, on nous a élevés comme ça, mais enfin, est-ce qu'on défend la Foi ? Est-ce qu'on sacrifie tout à la Foi de l'Eglise ? Est-ce qu'on est prêt à tout perdre pour la Foi de l'Eglise ? Oui ou non ?

Monseigneur était certainement convaincu qu'il fallait être prêt à tout perdre s'il le fallait pour la Foi de l'Eglise, et si cela aux yeux du monde signifie dureté, sévérité, raideur, intransigeance, esprit pas pastoral - je répète - que tout cela soit béni ; je remercie Dieu dans ma vie sacerdotale d'avoir connu un homme comme ça.

Enfin, homme d'Eglise. Là aussi, il faut éviter toute polémique. Monseigneur voulait que ce jour soit un jour de paix, de prière, pas de larmes, possiblement de joie, en tout cas d'espoir, mais il faut parler de cet amour qu'il avait pour l'Eglise.

Parler de sa Foi, c'est au fond parler de ce qu'il nourrissait envers l'Eglise, et l'Eglise pas telle que souvent dans le monde catholique on s'en vante : chacun a son idée de l'Eglise, chacun décide de ce qui est premier dans l'Eglise, chacun décide ce sur quoi il faut se battre quant à l'Eglise...

Monseigneur était dominicain, thomiste, catholique, donc réaliste, objectif, et dans son âme tout était très clair, ce qui était en premier et ce qui venait ensuite, et dans l'Eglise évidemment, ce qui venait en premier, c'était le fait que l'Eglise est la Société instituée, constituée par Notre Seigneur d'une certaine façon, et que l'enseignement de l'Eglise au sujet de sa constitution elle-même, il l'a telle qu'elle est définie, et on en discute plus. Sur cela, il s'est accroché pour vivre en homme d'Eglise, et son opinion théologique, sa

thèse, son analyse de la situation de l'Eglise qui a été très souvent mal comprise, je dirai qui n'a même pas été comprise par beaucoup de monde, qui n'a jamais été sérieusement réfutée, reste là comme le trésor qu'il nous donne.

J'ai l'impression que plus le temps passe, plus ce que Monseigneur a écrit et dit sur la situation de l'Eglise devient visiblement vrai ; ce qui était une chose qui touchait à la théologie, pas facile à comprendre pour la plupart, devient la vie de l'Eglise, car c'est la seule explication. Et même quant à l'Eglise, il disait - depuis que nous l'avons connu, donc récemment - au fond il pensait que désormais ce n'était qu'une question de Dieu. Il ne croyait pas tellement que la solution à la situation actuelle aurait pu sortir des hommes qui sont là. Il pensait - je pense - que c'est plutôt une intervention divine qui va résoudre, sans vouloir trancher bien sûr, sans vouloir trancher. Alors même en ce sens là, son amour pour l'Eglise avait pris une substance encore plus haute ; cette confiance absolue en l'intervention divine - quand elle viendra - lui avait fait aimer encore plus l'Eglise et lui donnait au fond une nouvelle petite confiance que peut-être il y a 3 ans, 5 ans, 7 ans, il n'avait pas tellement quand on espérait en des choses plutôt humaines ; bien sûr, l'Eglise est humaine et divine, il y a l'humain, on espérait bien sûr de voir des personnes, des personnages, dire des choses, on espérait en des événements pas faciles à se produire ...

Il aimait cette Eglise en espérant en Dieu... il avait envie d'aller au Ciel, mais il n'avait pas tout-à-fait envie de quitter la terre ; il disait : "Je ne sais pas si je suis encore utile ou pas, donc je m'abandonne". Dès que la santé revenait un tout petit peu, voilà qu'il recommençait - même s'il était encore très, très malade - à faire des programmes, même à longue échéance ; après la maladie revenait plus forte, alors là, il était prêt à mourir ... Voyez, je pense que surtout pour nous les jeunes, mais pas que les jeunes, il s'est agi d'un exemple merveilleux dans une personne de 90 ans, jusqu'à la dernière minute, sur son lit de mort, être prise, intéressée, angoissée, désireuse de faire quelque chose pour l'Eglise, jusqu'au bout ; il n'avait pas d'autre intérêt, et même pour nous, souvent il y a des moments de faiblesse, où on a envie de s'arrêter un

petit instant, de dire : "Enfin ! Enfin ! je prends deux jours de repos pour retrouver mon esprit, pour prendre des forces" ; on fait comme si parfois on pouvait mettre à côté de nous ce souci pour l'Eglise ... Eh bien, Monseigneur ne l'avait pas ce souci-là, il était tout le temps pris ; il n'était pas triste, il souffrait dans sa Foi pour l'Eglise de voir ce qu'il voyait, mais cela ne touchait en rien son grand espoir pour l'Eglise, et donc au fond de ces quelques mots que j'ai voulu vous adresser, je pense que, en lui, ce qui a resplendi le plus, ça a été les vertus théologales : Foi, Espérance et Charité... Les trois grandes vertus, les plus importantes, parce qu'elles touchent directement à Dieu ... Ces vertus que maintenant, lui, il n'a plus - du moins la Foi et l'Espérance, il n'a que la Charité là où il est.

Sur terre il vivait de Foi, d'Espérance et de Charité, à sa façon, pas peut-être comme nous nous imaginons que les Saints doivent faire, mais ça n'est pas à nous de le juger, bien sûr ; mais chacun de nous, s'il a voulu goûter, profiter, prendre pour soi de cette Foi, de cette Espérance, de cette Charité de Mgr Guérard des Lauriers, il n'a pas eu de difficulté, il fallait simplement se servir ...

Je conclus en vous répétant ce qu'il nous disait encore très souvent ; quand il était un peu mieux, il faisait de petits discours, il terminait ses entretiens et disait : "N'oubliez jamais : usque ad mortem" ; il répétait ça presque comme une idée fixe : "Usque ad mortem", "jusqu'à la mort" ... C'est au fond ce que lui-même se répétait dans son cœur, et il nous le répétait pour nous faire comprendre : l'avenir, c'est "jusqu'à la mort" - si Dieu n'y intervient pas - qu'il faudra, chacun de nous à sa place, avec la Foi, continuer à lutter pour l'Eglise "usque ad mortem" ... Et là, nous l'avons avec son corps pour les dernières minutes parmi nous - c'est pénible tout cela, car c'est bien le Père, c'est notre Père qui n'est plus là ... C'est un évêque, car il a vécu son Episcopat avec une immense dignité, malgré tout ce que cela lui a coûté, et sans prétendre aux honneurs de l'Episcopat, il n'a voulu que la charge de l'Episcopat pour faire ce qu'il croyait être juste, toujours par amour de l'Eglise, sans chercher lui-même, et dans la Foi la plus pure.

Retenons de Mgr Guérard tout ce que de beau il nous a laissé, et au fond, il nous a laissé tout de beau ; et prions pour son âme, il n'est plus là, nous ne pourrons plus parler avec lui, on ne pourra plus voir son petit sourire - car il souriait souvent Mais nous pouvons espérer qu'il est au Ciel, nous pouvons espérer qu'il est un ange qui nous protège et qui probablement sera maintenant encore plus utile que sur terre.

Pour ceux qui restent et qui l'aiment, on a l'impression de ne pas "tenir le coup" sans lui, mais du Ciel - c'est lui qui nous l'a dit souvent - il peut faire beaucoup plus de bien que peuvent en faire humainement les hommes sur terre

Là où il est - je pense - devant cette Sainte Trinité qu'il a tant aimée - finalement Mgr Guérard voit la Sainte Trinité, pensez à ça. Il est devant ce Dieu qu'il a tellement essayé par amour, de comprendre, de connaître sur terre, avec des intuitions théologiques parfois géniales .. il est - pensez à ça - devant Dieu - alors, pensez-vous - Si Mgr Guérard est là, devant la très Sainte Trinité, je pense qu'il a envie de nous aider, qu'il est désireux de le faire, qu'il est puissant auprès de Dieu car c'est un témoin de la Foi en ce temps de crise affreuse, et que donc nous pouvons nous adresser à lui.

Prions pour son âme - on ne sait jamais - mais faisons comme s'il était au Ciel, personne ne peut nous interdire cela, et gardons pour chacun de nous tous les souvenirs personnels que nous avons, mais surtout - car c'est ça qu'il aurait voulu nous dire, je crois, une minute après sa mort : "Gardez la Foi, témoignez de la Foi, toute la Foi de l'Eglise, et qu'on ne touche plus ou pas à l'Oblation Pure".

C'est ça qu'il nous a dit pendant des années, c'est ça qu'il faut que nous continuions à faire maintenant.

Donc que chacun de nous fasse un examen de conscience, car si on a compris ce que c'était que Mgr Guérard, si on l'aime et on prétend l'aimer, il faut en principe se former à ses intuitions qu'il a eues, ces intuitions parfaitement logiques et raisonnables, nourries par la Foi, et s'orienter en ce sens. N'inventons pas chacun de nous un Mgr Guérard. Il n'y en avait qu'un, et il était tel qu'il était, comme lui se présentait, comme il parlait, comme il a écrit, comme il agissait ; C'est ça. Or nous n'avons pas le devoir, bien sûr, d'imiter matériellement les personnes - ce n'est pas ça le problème - mais de prendre vraiment jusqu'au fond sa façon d'agir dans l'Eglise, de penser et d'agir dans l'Eglise, ça, je crois que c'est l'héritage qu'il nous a laissé, et à chacun de nous de le faire.

Alors je vous remercie beaucoup - je pense qu'il serait heureux - je pense qu'il est heureux de vous voir tous ici ; plusieurs parmi vous ont dû faire de longs trajets

pour arriver, et on est pas en un lieu où il est facile d'arriver, au fond ... Et persévérons dans cette Foi...

N'oublions pas Mgr Guérard, et ne l'oublions pas en la Vérité qu'il nous a prêchée, car c'est ce qui lui a donné une raison de vie, pendant surtout ces derniers 20 ans, c'est ça qui l'a obligé à tout sacrifier, à vivre - lui qui était un moine contemplatif, fait en principe pour vivre dans un cloître - de vivre comme ça, seul s'il le faut, pour la Foi.

Et demandons à Mgr Guérard s'il est au Ciel - chose que je crois - qu'il nous aide, car encore il y a quinze jours, il disait : "Voici que la persécution commence, mais pas les petites persécutions, la grosse persécution va commencer, préparez-vous ". Et si on lui demandait : "Mais qu'est-ce que c'est que ça, Monseigneur, qu'est-ce que vous entendez par là ?", il répétait : "Voici que la persécution arrive, préparez-vous".

On ne sait jamais ce qui va se passer ; la situation bien sûr ne s'est pas améliorée, et la situation du monde, et pas seulement celle de l'Eglise, ne s'est pas améliorée ... Or soyons prêts, forts ... Et s'il y a encore des moments difficiles, si les persécuteurs viennent nous prendre, nous aurons des doutes, nous serons prêts peut-être à flancher, n'oublions pas ce qu'il a fait, Monseigneur Guérard, pour nous tous, et cela "USQUE AD MORTEM", "JUSQU'A LA MORT".

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.
Ainsi soit-il.

DOCUMENTS

DECLARATION DE MGR GUERARD DES LAURIERS

Présentation

Nous publions la déclaration suivante faite solennellement par le R.P. Guérard au moment où l'on commença dans les églises catholiques à célébrer la dite "nouvelle messe". Ce texte fut publié une première fois en 1969 dans la revue "Itinéraires" et republié dans le numéro 146 de septembre - octobre 1970 dans la même revue. Le Père Guérard fut le premier, avec deux autres confrères, à manifester publiquement son refus d'adopter le Novus Ordo Missae. Cette déclaration a donc une grande valeur historique et c'est pourquoi nous la reproduisons dans ce numéro dédié à la mémoire de Mgr Guérard, défenseur de la première heure du Saint Sacrifice de la Messe et de son rite immémorial.

Sodalitium

Déclaration

La supplique qu'ont adressée au Pape les Cardinaux OTTAVIANI et BACCI à propos du nouvel Ordo Missae est maintenant bien connue.

Elle appartient au passé et à l'histoire.

Elle ne laisse pas, cependant, d'appartenir au présent.

Les circonstances, et je crois, par elles, la Providence m'ont induit jusqu'à présent à conserver l'anonymat. Mû par la profonde conviction qu'il suffit de restaurer la juste expression de la Vérité, pour que resplendisse, persuasive, la lumière de la "très sainte Foi", j'ai apporté une collaboration dédoublée à la rédaction du "Breve Esame Critico". En accord avec d'autres théologiens, j'ai développé (Pensée catholique, n° 122) l'aspect doctrinal des considérants contenus dans le "Breve Esame".

J'ai osé espérer qu'éclairer suffirait.

Des circonstances nouvelles, et, par elles, je le crois, derechef la Providence m'inclinent impérieusement à témoigner personnellement de ce que j'ai exprimé objectivement.

Je pense surtout au désarroi que provoque, en de très nombreux prêtres et fidèles, une "doctrine insolite que l'instinct de la foi estime spontanément suspecte, sans pour autant réussir à en discriminer l'errance" ; l'observation de S. Thomas reçoit actuellement une éclatante confirmation.

Je déclare donc que les arguments développés dans les deux études précitées n'ont pas seulement pour moi une valeur théorique. Ils établissent que c'est précisément dans l'ordre pratique que le nouvel Ordo missae et l'Institutio generalis qui en est le commentaire officiel constituent pour le moins un écart, un "faux pas" hors la ligne dont le Concile de Trente a fixé les normes, et cela définitivement, "ad perpetuam rei memoriam".

Y a-t-il vraiment un "pas" ? Ce "pas" (?) n'est-il qu'apparent, faux en son origine obscurément, comme il est faux en son aboutissant manifestement ? (1) J'aime à le supposer. Je ne l'examine pas. D'autres l'ont fait, et bien fait.

Ce "pseudo pas" (?) est-il rectifié par des "discours" ou par des commentaires, si autorisés soient-ils ? Il n'en est rien (2).

Les discours se succèdent au fil des jours, ils passent. La Constitution apostolique Missale Romanum se réfère à la Constitution apostolique de S. Pie V Quo primum. Celle-ci est-elle abrogée par celle-là ? On en discute. Je ne le pense pas. Quoi qu'il en soit, au regard de la multitude, à tort ou à raison, la Constitution apostolique Missale Romanum est revêtue du prestige de la loi. A ce titre, en fait et pour l'opinion, elle demeure.

La supplique des deux Cardinaux appartient donc bien au présent.

Je souscris sans réserve à tous les termes de cette supplique, en particulier à l'affirmation suivante : "Come dimostra sufficientemente il pur breve esame critico allegato ... il Novus Ordo Missae ... rappresenta sia nel suo insieme come nel particolari,

un impressionante allontanamento della teologia cattolica della Santa Messa, quale fù formolata nella Sessione XXII del Concilio Tridentino, il quale, fissando definitivamente i "canoni" del rito, eresse una barriera invalicabile contro qualunque eresia che intacasse l'integrità del Mistero". (3)

En conséquence, je déclare ne pas pouvoir utiliser le nouvel Ordo Missae.

M.L. Guérard des Lauriers, O.P.

NOTES

(1)

La Thèse de Cassiciacum qui démontre que Paul VI n'était pas formellement Pape du fait de l'absence du propos objectif de réaliser le bien-fin de l'Eglise, se fonde sur un raisonnement inductif. Celui-ci a demandé une longue observation des actes convergents et répétés de Paul VI pour fonder et expliquer amplement l'affirmation : "Le Cardinal Montini n'est pas formellement pape". C'est pourquoi le R.P. Guérard des Lauriers accepta que les Cardinaux Ottaviani et Bacci adressent en 1969 une supplique à Paul VI, en tant que Pape, en vue de la suppression de la "nouvelle messe". Toutefois, le texte que nous publions montre que déjà en 1969 le Père Guérard considérait l'acte par lequel Paul VI introduisait la "nouvelle messe" comme un "pseudo-pas" non seulement en tant que privé de plusieurs arguties juridiques, mais plutôt parce que faux dans son origine c'est-à-dire dans l'autorité qui avait prétendu le promulger. Mgr Guérard lui-même nous a confirmé cette interprétation de sa pensée en nous confiant qu'avant même d'avoir prouvé la vacance formelle du Siège apostolique, l'instinct de la Très Sainte Foi le poussa à refuser d'être "una cum" le Cardinal Montini. Si l'on doit en croire l'abbé de Nantes, lui-même confirme cette affirmation en déclarant que le P. Guérard lui dit que Paul VI n'était plus pape, lors d'un colloque du 21 juillet 1969 (cf. La Contre-Réforme Catholique, sept. 1988, n° 246, p. 3).

(2)

Après la présentation du "Bref Examen Critique" et les protestations des Cardinaux Ottaviani et Bacci, Montini craignit pour "sa" réforme. Pour calmer les

protestations, il fit plusieurs discours dans l'intention de rassurer les fidèles troublés. Il réussit avec certains. Le P. Guérard au contraire réaffirmait que les discours "rassurants" de Montini ne rectifiaient pas l'errance de la "nouvelle messe" (cf. aussi : "Note sur le Sacrifice" du R.P. GUérard des Lauriers, O.P. dans "Itinéraires" n° 146, sept-oct. 1970), continuant ainsi la défense de l'Oblation Pure et dénonçant cet enième (et non dernière) tentative de "récupération" des traditionalistes par l'hypocrisie moderniste.

(3)

"Comme l'établit suffisamment, pour bref qu'il soit, l'examen critique joint à cette supplique, le Novus Ordo Missae constitue, aussi bien en sa ligne générale qu'en ses considérants particuliers, un impressionnant écart eu égard à la doctrine catholique concernant la Sainte Messe telle qu'elle fut formulée au cours de la XXII^e session du Concile de Trente, lequel [entendit] élever une barrière que ne pût franchir aucune hérésie susceptible d'altérer l'intégrité du mystère, [précisément] en fixant définitivement par des "canons" le rite [de la Sainte Messe]."

En italien dans le texte original.

LA FERVEUR

de Mgr Guérard des Lauriers

"Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume ?" (1).

Nous sommes conviés, tout au long de notre vie, soit dans l'ordre moral, soit plus encore dans l'ordre théologal à poser des actes de vertu de foi, d'espérance, de charité, ces vertus théologales informant toutes les autres. Il importe extrêmement que nos actes soient des actes fervents. C'est le désir de Jésus. Plaçons sous son patronage quelques réflexions sur la nature de l'acte fervent.

La ferveur, selon la définition classique que l'on en donne, c'est simplement un certain degré dans la charité. Mais je voulais attirer votre attention ce matin sur l'importance de l'acte fervent à un autre point de vue. La ferveur ne modifie pas seulement le degré de l'acte, elle en change aussi l'économie ; celle-ci étant d'ailleurs considérée en regard de

(1) Luc XII, 49.

nous-même, en regard de Dieu, et en regard des autres. En sorte que l'importance des actes fervents a un caractère en quelque sorte totalitaire. Elle ne concerne pas seulement notre progrès individuel dans la vertu, mais elle concerne aussi une situation d'ensemble : la ferveur appartient à l'enfant de Dieu, mais aussi à l'image de Dieu et au membre du Corps mystique. Ce ne sont d'ailleurs pas des vérités nouvelles que je vais vous dire ; nous savons bien que le moindre des actes que nous posons, étant donnée la solidarité qui lie tous les membres du Christ, entraîne précisément un exhaussement du degré de charité dans tout le Corps mystique.

Comment cela se fait-il ? Le fondement de cette vérité, c'est que nous sommes image de Dieu, et que la similitude plus grande qui résulte de l'acte fervent entre Dieu et celui qui le pose entraîne comme sa conséquence nécessaire - vu la solidarité entre les membres du Corps mystique - une nouvelle assimilation de tous à Dieu, entraîne donc un exhaussement du niveau de la charité de chacun par le fait de l'exhaussement de la charité d'un seul.

Nous allons voir quels sont les conditionnements de l'acte fervent, envisagé respectivement par rapport à nous-même, par rapport à Dieu dont nous sommes l'image et par rapport aux autres.

Partons de cette remarque très simple que l'acte fervent consiste à exercer la charité - soit pour elle-même, soit en tant qu'elle est forme de l'acte - à un certain degré, à un degré qui passe le niveau de l'exercice habituel ; ce degré de l'acte fervent est, au moment où l'acte est posé, le degré maximum dont nous sommes capable, et ce degré dépasse l'exercice ordinaire antécédent. L'acte fervent n'a évidemment pas toujours la même mesure, suivant les différentes phases du progrès de la charité : plus nous sommes près de Dieu et plus aussi l'acte fervent doit devenir fervent. Le progrès de l'habitus de charité se réalise comme le progrès de tous les autres habitus ; c'est par des actes fervents, qui passent le régime actuellement réalisé, qu'un nouveau degré est atteint.

La comparaison que prennent habituellement les scolastiques pour expliquer cela est celle des gouttes de pluie qui creusent le rocher ; il ne faut pas croire que chaque goutte enlève une petite parcelle,

et que le trou est fait par l'addition pure et simple de l'action de chaque goutte ; il y a un certain nombre de gouttes qui préparent le terrain - si on peut dire -, qui amollissent, qui pénètrent la roche mais sans rien ôter, et c'est la dernière goutte qui enlève la parcelle prête à être détachée.

Eh bien, dans l'ordre moral, il en va de même. Il y a un certain nombre d'actes, qui nous coûtent d'ailleurs davantage, et qui préparent notre âme à recevoir un degré nouveau de charité, et c'est le dernier acte, cet acte que précisément nous appelons l'acte fervent, plus intense que les autres, qui nous entraîne un accroissement de l'habitus de charité. L'acte fervent c'est donc l'acte qui mesure d'une manière adéquate le degré de grâce actuellement, et gratuitement donné. Puis, ensuite, le processus recommence : nous ne pouvons plus, étant à un certain degré de charité, poser des actes qui sont inférieurs à ce degré sans défaillir. Nous le pouvons, en ce sens que c'est une chose possible ; mais ces actes qu'on appelle en théologie des actes "remissi", c'est-à-dire des actes qui sont inférieurs au degré dont effectivement nous sommes capables, nous font souvent beaucoup plus de mal que des péchés, parce qu'il nous habituent à un régime théologal qui est inférieur à celui que nous devrions tenir, et cela d'une manière subreptice, en sorte que nous ne nous en apercevons pas : un péché nous est conscient comme péché - supposé que notre conscience soit déjà suffisamment délicate -, tandis que des actes moins fervents que ceux que nous pouvons poser nous sont, de soi, moins sensibles que des péchés. Et c'est un écueil auquel il faut être extrêmement attentif puisque c'est cela qui explique que tant de vies qui devraient être ferventes, et qui étaient parties pour la ferveur, en fait végètent et demeurent très inférieures à ce qu'elles devaient produire.

Donc l'acte fervent inaugure un nouveau régime de la charité, et il est impossible sans faute ni inconvénient grave de déchoir ensuite de ce régime. L'acte fervent de charité n'est rien autre qu'une communion plus intense au Dieu qui est Amour ; et c'est ce point-là qu'il est important de mettre en relief, c'est ce que nous allons essayer de faire. Nous savons tous que l'acte fervent a un "degré" plus grand que les autres actes ; c'est sa définition même, mais peu-être nous ne prenons pas assez garde, habituellement, aux raisons profondes de l'accroissement de la charité et aux répercussions qu'il a dans toute la vie théologale.

Puisque l'acte de charité est une communion au Dieu qui est Amour, plus l'acte est fervent plus aussi il doit réaliser la nature même de la charité, c'est-à-dire être une communion au Dieu Amour. Le progrès quant au degré est le plus sensible pour nous, parce que nous enregistrons toujours les choses d'une manière quantitative : c'est le plus simple ; mais ce progrès quant au degré s'accompagne d'un progrès en qualité : c'est-à-dire que l'acte fervent réalise mieux la nature de la charité que l'acte qui ne l'est pas. Et comme la nature de la charité est une communion au Dieu qui est Amour, il suit que l'acte fervent met en oeuvre d'une manière plus profonde les ressources de cette communion au Dieu qui est Amour : en sorte que l'être de l'acte fervent est en quelque sorte davantage produit par Dieu que l'être de l'acte qui est moins fervent.

Allons à l'extrême : c'est toujours le plus simple, en vue de comprendre les cas intermédiaires. Dans la vision béatifique l'acte posé par nous consistera uniquement à participer à la vision que Dieu a de lui-même ; il n'y a pas, dans cet acte de vision de Dieu par nous, un verbe qui soit posé par nous, cela entraînerait un intermédiaire créé entre Dieu et nous, et cela, vous le savez, est exclu. En sorte que dans cet acte de vision qui s'accompagnera évidemment de la charité au degré de ferveur maximum, nous voyons bien que l'être de l'acte n'a plus la même économie que l'être de nos actes de foi et de charité sur la terre. Il y a comme un renversement quant à la structure même de l'acte : au lieu que l'être de l'acte repose sur la productivité du sujet créé, il ne consiste plus qu'en la participation par le sujet créé de l'Essence même de Dieu. C'est évidemment un mystère. Comment un acte qui reste un acte de nous - et cela il faut le maintenir, sans cela ce n'est pas nous qui serions béatifiés -, comment un tel acte peut-il, en conservant une mesure créée puisque c'est notre acte à nous, consister néanmoins dans son être même en une participation de l'Être même de Dieu ? C'est le mystère de la vision : nous y accédons graduellement par le progrès de la foi et de l'amour ; mais ce mystère, en retour, nous permet de comprendre d'une manière plus nette ce en quoi consiste le caractère original de l'acte fervent.

Ce que la vision béatifique réalise d'une manière décisive et absolue, à savoir que le contenu d'être de l'acte de vision est constitué uniquement par

l'acte même de contemplation que Dieu a de lui-même, semblablement nos actes fervents le réalisent, à leur mesure respective : l'être de l'acte, au lieu de reposer principalement, -voire uniquement dans les moments d'épreuve-, sur la productivité du sujet, armé évidemment des vertus théologales, l'être de cet acte repose au contraire sur le don actuel de Dieu. Les dons du Saint-Esprit, bien entendu, mettent cet aspect en un vif relief. Il faut en dire autant de l'acte fervent de charité ; l'association, la conjonction de la Cause créée et de la cause créée y est différente de ce qu'elle est habituellement : c'est-à-dire que, encore une fois, la production de l'acte dépend autant et plus de l'initiative de Dieu et d'une productivité qui vient immédiatement de Dieu lui-même, que de notre productivité à nous.

Et de là résulte que nous devenons, par l'acte fervent, image de Dieu à un degré qui est autre, d'une autre façon ; car, plus l'acte fervent est réussi, et à la mesure même où la ferveur progresse, nous posons un acte dans lequel la mesure est de nous, la mesure est de la personne créée que nous sommes, et dans lequel cependant l'être de l'acte ressortit à Dieu. C'est une difficulté certes, pour un métaphysicien, d'analyser le statut d'un tel acte, le statut d'une réalité dans laquelle la mesure de l'être et l'être même ressortissent à deux principes qui sont différents : d'une part la personne créée d'où vient la mesure de l'acte, et d'autre part la Personne créée qui fournit comme la substance intime de l'être de l'acte.

Et cependant c'est bien un tel régime que peut à peu nous devons réaliser, par le progrès de la ferveur : dans l'attente de la vision où définitivement il ne restera, comme contribution propre de la créature dans l'acte de vision, que la détermination qu'elle impose et qui constitue en propre la vocation éternelle d'un chacun, mais où le contenu de l'acte de vision, identique pour tous, c'est l'acte même dans lequel Dieu éternellement se contemple. La ferveur nous harmonise donc progressivement à ce statut d'un acte dont les deux composantes essentielles : la mesure d'une part, et l'être d'autre part, ressortissent à une personne créée et à une Personne Créée. C'est le mystère même de la charité qui permet la production par nous d'un tel acte en vertu de notre assimilation à Dieu ; ce Dieu agissant en nous, et pour autant nous agissant parce que nous sommes assimilés à Lui, produit précisément l'être de l'acte, mais cette production est davantage à son compte à Lui qu'au nôtre.

L'acte fervent actue en nous l'image de Dieu d'une manière beaucoup plus parfaite. C'est qu'en effet dans le mystère de la Trinité Sainte nous pouvons concevoir chaque Personne divine comme constituant la mesure d'un acte d'être, mais acte d'être dont le contenu doit être référé à l'Essence Trine. En sorte que nous trouvons dans la relation qui existe entre les Personnes divines une structure qui est toute semblable à celle dont nous parlions à l'instant à propos de l'acte fervent. L'opération génératrice, ou génération active envisagée à partir de la Personne du Père, d'une part est mesurée par le Père dans son ineffable Paternité, c'est-à-dire dans le secret de sa Personne, mais d'autre part l'acte d'être de cette génération active est bien identique à l'être de l'Essence Trine. En sorte que la génération active, - et nous en dirions autant de tout ce qui a raison de procession au sein de la Trinité -, jouit de ce privilège, constitue pour nous un mystère semblable à celui de l'acte fervent : d'une part la mesure de l'acte ressortit à un premier principe, et d'autre part l'acte d'être, le contenu de l'acte ressortit à un second principe qui est distinct du premier. L'acte fervent et la procession divine ont donc, si on peut dire, même structure ontologique. Ainsi comprenons-nous que la ferveur nous rend effectivement mieux image de Dieu. Plus nous sommes fervents, plus nous sommes proches de Dieu. Voilà ce que nous sentons, instinctivement et simplement. Mais en quoi consiste cette proximité ? En ceci que la structure même de notre relation à Dieu dans le moment où nous sommes dans la ferveur devient comme l'empreinte d'une structure qui est intime à Dieu Lui-même. Le comportement intra-divin, en vertu duquel les Personnes divines sont à la fois égales selon l'être et distinctes personnellement, ce comportement intra-divin s'imprime dans la relation de l'âme fervente avec Dieu ; un même acte, une même réalité, à la fois est mesurée par un premier principe et à la fois subsiste en vertu d'un second principe. Nous ne faisons qu'éclairer un mystère par un autre : le mystère de la vie intime de Dieu comparé au mystère de notre intimité avec lui. Plus le mystère de notre intimité avec Lui devient profond, réalisant mieux, de par la ferveur, l'essence de l'amour qui est assimilation, plus aussi notre acte devient par là même image de l'acte intime de Dieu.

Voilà donc un premier point qui est fort important. L'acte fervent ne consiste pas seulement pour nous en une perfection plus grande - ce qui est un

premier argument si nous en avons besoin pour nous stimuler à demeurer dans la ferveur -, mais il réalise mieux aussi notre destination essentielle qui est d'être image de Dieu. Toutes les créatures sont images de Dieu, mais nous, nous le sommes éminemment ; c'est notre fonction la plus haute que de manifester la gloire de Dieu en étant son image ; eh bien, la ferveur nous fait être effectivement image de Dieu d'une manière qui est plus parfaite. La ferveur c'est pour ainsi dire l'éclat de l'image, ce qui donne à l'image sa splendeur.

Etre fervent, pratiquement, c'est aimer de tout son coeur, c'est pratiquer l'entièreté de l'amour, c'est accueillir la croix sous toutes les formes où elle se présente. La croix précisément exige de nous la production d'un acte fervent ; et cela se comprend très simplement par ce qui précède : il est impossible en effet que nous nous présentions de gaieté de coeur pour poser un acte qui nous "mortifie". L'acte même que nous posons quand nous acceptons ce qu'en général nous appelons la croix, ne peut pas ne pas jouir de la propriété que nous avons reconnue à l'acte fervent. La mesure de l'acte nécessairement reste de nous, c'est bien nous qui avons à accueillir la contrariété qui maintenant se présente devant nous et à l'accueillir dans la vue de la croix de Notre-Seigneur, mais l'être de l'acte - c'est là précisément le mystère de l'accueil de la croix dans la communion à la Croix -, l'être de l'acte de plus en plus doit être gratuitement fourni par Dieu. Si nous ne faisons que nous résigner aux difficultés qui nous viennent du dehors nous savons bien que nous avons à les porter ; c'est nous qui, alors, portons l'être de l'acte qu'il y a à poser. Si au contraire nous communions à l'amour qui nous propose notre croix comme un moyen de communion à la Croix rédemptrice, il se fait que c'est l'influx même de Dieu nous proposant croix et Croix qui porte l'acte que nous avons à poser. Cela c'est une expérience que vous avez évidemment faite, il n'y a pas de chrétien qui n'ait fait cette expérience-là. Si on accueille la croix dans l'amour on est porté pour porter la croix ; si on ne fait que se résigner aux difficultés qui viennent de l'extérieur, on a à sa charge tout le poids de l'acte qu'il y a à poser. La résignation est, à tout prendre, une chose plus difficile que la ferveur dans l'accueil de la croix. Il n'est question que de franchir un pas, précisément, et d'entrer, en vertu de l'assimilation de l'amour, en une communion telle avec Dieu qui préside à tout, - aussi bien à l'Incarnation rédemptrice dans son ensemble qu'à notre communion personnelle à cette Incarnation rédemptrice -, d'entrer avec Lui en une communion telle que ce soit Lui qui oeuvre en nous et non pas nous qui ayons à nous seuls à oeuvrer pour accepter la croix.

En sorte que l'acte d'acceptation de la croix, s'il est posé conformément à la Sagesse divine, doit réaliser ce statut ontologique dont nous parlions aussi bien à propos de l'acte fervent que de l'Acte intime de Dieu. La mesure de l'acte reste nécessairement de nous, mais l'être de l'acte doit de plus en plus venir de Dieu dans la mesure même où nous savons communier à Lui, faire de la croix qu'il nous propose son oeuvre à Lui au travers de nous, et non pas l'oeuvre laborieuse de notre résignation.

Voilà donc les deux points qui s'harmonisent l'un à l'autre. Par l'acte fervent nous sommes plus parfaitement image de Dieu, par l'acte fervent nous sommes conduits à mieux comprendre la croix telle qu'elle se présente dans notre vie. Et c'est pourquoi les deux choses sont absolument inséparables : nous ne pouvons pas scruter le Mystère incréé et nous reposer dans son immuable Béatitude sans en même temps accueillir - et à un degré corrélatif - la croix telle qu'elle se présente dans nos vies. Il n'y a pas de contemplation sans ascèse, ni d'ascèse sans contemplation. Il y a mille façons de redire la même chose, mais la structure de l'acte fervent nous la redit d'une manière qui, du point de vue de l'amour, semble particulièrement éloquente et intimement contraignante.

Et enfin il y a un troisième aspect fervent, un corollaire qui est inclus dans sa nature ; à savoir qu'en vertu de cet acte, la solidarité qui existe entre tous les chrétiens images de Dieu, entre tous les membres du Corps mystique, passe à l'acte, s'actue d'une manière parfaite, c'est-à-dire d'une manière qui est meilleure non seulement quant au degré, mais aussi quant à la qualité. L'acte fervent, étant plus conforme à l'essence de l'amour réalise mieux l'assimilation de chaque membre au Chef et par suite l'assimilation des membres entre eux. Cette donnée fondamentale se trouve éclairée par ce qui précède. L'acte fervent consiste essentiellement en ce que l'acte d'être de l'acte est au compte de Dieu : la mesure reste de nous, mais l'être de l'acte est produit par Dieu, c'est Lui qui oeuvre en nous. Il se fait donc que, au sein même de cet acte, celui qui le pose devient possesseur de tout ce que Dieu inclut en Lui. L'opération divine ne soutient pas seulement ce que nous sommes nous-mêmes, pas seulement l'acte fervent que nous sommes en train de poser, mais elle soutient le don de la grâce et l'opération selon

contraindre quelqu'un qui ne le veut pas, il y a un accueil, une acceptation libre de la grâce qui est toujours requise ; Dieu Lui-même ne contraint pas ceux qui refusent, Dieu se donne à ceux qui attendent. Eh bien, à tous ceux qui attendent, nous pouvons donner ce qu'ils attendent, et uniquement en étant ce que nous devons être. C'est là une vérité très banale, peut-être trop oubliée présentement. Elle se trouve fondée sur l'acte fervent dont la structure explique bien le comment de cette solidarité mystérieuse. Nous pouvons faire plus pour la sainteté des autres en étant saint nous-même, c'est-à-dire en posant des actes fervents, que par toutes les œuvres extérieures. Si nous étions bien convaincus de cette vérité - élémentaire en vie contemplative -, ce serait, pour nous stimuler, un argument nouveau ; les deux premiers que nous avons développés sont plus pénétrants, plus profonds, plus primitifs plutôt, puisque les trois arguments sont inséparables et convertibles avec l'essence de la ferveur ; mais la fécondité est le plus puissant attrait de la vie : elle achèvera de nous convaincre qu'il faut demeurer dans cette ferveur qui est tellement opérante.

La ferveur c'est quelque chose qui est opérant, parce que c'est quelque chose qui nous rend possesseur de l'Acte même de Dieu. Il y a là une vérité que nous ne vivons certainement pas assez : le degré normal de la charité c'est la ferveur, c'est-à-dire, encore une fois, la mesure maximum d'agir qui correspond à la grâce de chacun à chaque moment ; et, s'il en est ainsi, l'acte de charité nous assimile à Dieu qui opère ; or ce Dieu est toujours opérant ; et par conséquent le souci que nous pouvons avoir de la sainteté des autres, l'efficacité de notre action auprès d'eux, sous quelque forme que ce soit, elle est incluse dans cette communion que nous avons avec Dieu qui Lui, et Lui seul au fond, opère. C'est Lui qui opère ; la ferveur consiste simplement à demeurer à notre place, mais de toute la mesure de notre être et de notre vocation, dans ce Dieu qui est un principe éternellement immanent et donc éternellement opérant dans les âmes qu'Il incline précisément à être saintes.

La seule façon, je crois, de contraindre d'une manière valable et efficace les autres à être saints, c'est d'être saint nous-même. C'est par conséquent de demeurer dans cette conviction et dans cette joie que le degré de la charité nous fait être image de Dieu d'une autre façon, d'une façon qui est plus belle.

Nous ne pouvons pas mesurer le degré d'approximation de l'image que nous sommes par rapport à la réalité elle-même, mais il nous suffit de le pressentir ; il suffit que l'économie de notre relation avec Dieu devienne de plus en plus semblable, de plus en plus conforme, de plus en plus participante de l'économie qui est celle-là même du Mystère de Dieu.

Le second aspect de ce fondement, c'est l'accueil généreux et magnanime des difficultés de la vie dans la joie : parce que c'est là oeuvre propre de l'amour, mais aussi dans cette conviction plus haute, dans cette sérénité qui en un sens est plus haute que la joie parce qu'elle est le calice dans lequel nous recevons la paix même de Dieu, dans cette vue, à savoir : que notre propre perfection n'est qu'un éclat, une manifestation de la gloire de Dieu dans l'univers des âmes.

Et puis, enfin, le troisième fondement de la ferveur, c'est cette action que nous avons les uns sur les autres par le seul fait que justement nous demeurons dans la ferveur. "Je suis venu allumer le feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'allume ?" ; c'est une image : on assimile d'ordinaire la charité à un feu, eh bien, la ferveur, c'est l'ardeur de ce feu, c'est, dans le feu, cette puissance que le feu a de se propager, d'envahir tout, de dévorer tout. Il faut que la charité actuellement présente en nous se nourrisse de tout, qu'elle mette en oeuvre toute la matière humaine, toute la sève spirituelle, toute la richesse divine qui est en nous ; la ferveur de la charité c'est ce que nous avons appelé en d'autres termes l'entièreté de l'amour.

Efforçons-nous de répondre au vœu même que Notre Seigneur a formulé ; il savait, Lui, l'enracinement, la répercussion de la ferveur dans une vie chrétienne, et premièrement dans la Sienne, puisque l'acceptation de la Croix, le fait que Lui-même est dans son Humanité Image de la Trinité, et le fait qu'Il est le Chef du Corps mystique, ce sont trois vérités mutuellement connexes inséparables l'une de l'autre et qui éclatent évidemment au moment de la Passion et de la Croix vers lequel nous achemine ce temps liturgique. Nous devons porter mutuellement la ferveur les uns des autres ; il y a certes à prier pour les autres, mais il convient d'abord d'être intimement attentif à la qualité d'unité qui résulte du fait de la ferveur pour toutes les âmes qui vont à Dieu, pour tout le Corps mystique, pour toutes les images de Dieu. C'est ce simple regard sur la grandeur de la ferveur en Sagesse divine qui est sans doute la prière la plus simple, qui ne distrait pas de l'adoration, qui est incluse dans l'adoration et qui par surcroît est la plus efficace.

"Je suis venu sur la terre pour mettre le feu, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume ?"

MONSEIGNEUR GUERARD DES LAURIERS ET L'INSTITUT

par Don Francesco Ricossa

Les premières rencontres

C'était le 24 septembre 1986, fête de Notre-Dame de la Merci. Don Munari et moi étions arrivés en avance à Raveau, petit village perdu dans la région de Nevers, et nous attendions devant le cimetière, à l'entrée du village, l'heure du rendez-vous fixé avec Mgr Guérard des Lauriers, qui devait rentrer d'un de ses nombreux travaux sacerdotaux. Nous étions bien loin d'imaginer que peu de temps après, une série d'événements providentiels, certains heureux et d'autres tristes, nous auraient ramenés à ce cimetière pour accompagner Monseigneur lors de son ultime voyage ici-bas, et que ce jour-là nous aurions dû le pleurer comme notre Père inoubliable, après une connaissance aussi brève qu'intensive.

A cette époque-là personne d'entre nous ne le connaissait. Peu de temps auparavant, celui qui alors était simplement l'Abbé Munari, lui avait parlé au téléphone, mettant au point le rendez-vous auquel nous allions nous présenter.

Je l'avais pourtant entrevu en prière dans la chapelle d'Ecône (en 1975 ou 76, je ne sais plus) un dimanche après-midi durant les vêpres. Mais en fait le Père Guérard était pour moi, comme pour nous tous, un inconnu. Lorsque les premiers d'entre nous commencèrent leur séminaire à Ecône, en octobre 1977, le Père Guérard venait de terminer la prédication de la retraite des séminaristes. Les autorités d'Ecône ne tardèrent pas à nous parler de lui, en mal naturellement : un fou, un schismatique, un ennemi de Mgr Lefebvre. La plupart ignorant qu'il avait écrit le "Bref Examen Critique du Novus Ordo Missae", ou qu'il avait été un phare de la théologie. Ses études, publiées dans les "Cahiers de Cassiciacum" étaient interdites à Ecône : qui les lisait vivait dans la panique d'être expulsé, que dis-je, dans l'angoisse d'avoir à confesser au plus tôt à son directeur spirituel un péché.

Il était donc un inconnu et pire qu'un inconnu, celui que nous ne connaissions qu'à travers le dénigrement systématique d'Ecône où il avait été sacrifié sur l'autel de la "réconciliation" avec "Rome". Après notre

départ providentiel de la Fraternité, beaucoup d'entre nous lurent pour la première fois les écrits de Mgr Guérard des Lauriers ; la vérité se fit jour, mais il restait encore des points obscurs que seuls les contacts personnels nous semblaient pouvoir élucider ... Et c'est ainsi, qu'en ce jour dédié à la Sainte Vierge, nous nous sommes trouvés devant le portail du château de Mouchy à Raveau.

A peine fut-il arrivé, nous célébrâmes chacun la Messe à laquelle il assista. Nous nous rendîmes compte de la pauvreté des lieux et de l'abandon dans lequel il vivait malgré le dévouement de Mlle Mandon et du jeune Pierre Cazalas, depuis peu avec lui comme étudiant. Nous connûmes un homme éprouvé par tant de souffrances et l'abandon ... et pourtant fidèle, et avec la réponse exacte à toutes les questions.

Nous repartîmes le 25 pour d'autres lieux : le contraste nous frappa en faveur de Mgr Guérard des Lauriers, lequel, accoutumé aux déceptions, fut sans doute un peu surpris de nous voir revenir le 30 septembre, malgré les tentatives faites par d'autres pour nous dissuader.

Je m'excuse de rapporter ici un fait personnel, mais je suis encore ému en y pensant. Ce jour-là également nous célébrâmes la Messe à Raveau, mais l'un des deux jeunes qui étaient avec Monseigneur était parti et je n'avais donc pas de servant. J'allais commencer, lorsque je vis Mgr Guérard agenouillé à mes pieds. Il me servit la Messe, cet évêque de quatre-vingt-huit ans, cet éminent théologien, il resta tout le temps à genoux comme le plus petit et le plus pieux des séminaristes, absorbé dans l'adoration ...

En nous congédiant il nous bénit et il bénit notre Institut Mater Boni Consilii. Je suis dans la persuasion que l'Institut est né "formaliter" ce jour-là, sous cette bénédiction et par la prière de celui que Dieu avait destiné à défendre et à transmettre l'Oblation Pure !

Dès notre première rencontre il nous dit : "Je ne crois pas avoir erré, je vous prie de me soumettre toutes vos difficultés et tous vos doutes et si nous nous trouvons d'accord et si vous le voulez nous pourrions collaborer". (25/IX/86)

Le 17 octobre tout l'Institut (les quatre prêtres et G. Coradello) se rend à Villard-Laté, non loin de la frontière où le Père Guérard voulait passer

ses dernières années comme ermite si au contraire la Providence ne l'avait appelé au combat. Est-il clair pour nous tous que l'Institut avait trouvé le Père, l'Evêque, le Docteur qu'il cherchait, vrai figure de Jésus. Désormais les rencontres seront plus fréquentes et l'union plus resserrée.

La Thèse sur Sodalitium

En mai 1987 sortit le n° 13 de Sodalitium qui publia "une importante entrevue" avec Mgr Guérard des Lauriers. C'était le fruit d'un long travail, pour nous et pour lui qui passait des nuits entières à se fatiguer sur son texte. C'était beaucoup plus qu'une banale interview. Monseigneur donnait - peut-être pour la première fois - une synthèse organique de sa pensée incluant tous ses développements (depuis la "Thèse" sur l'Autorité jusqu'à la position sur les sacres) dans une présentation facilement accessible. Sincèrement, je pense qu'il est indispensable de connaître ce texte, que certains pourraient considérer comme marginal, pour bien comprendre Mgr Guérard et sa position. Sa joie en lisant les demandes que nous lui faisions pour l'interview fut complète : "Jamais - nous dit-il- je n'ai trouvé un texte comme celui-ci, c'est magnifique." Il appréciait surtout que lui soit donnée l'occasion d'exposer à tout le monde, même aux fidèles les moins formés, la Vérité avec ses exigeantes conséquences pratiques. Cette pensée affleure surtout dans sa dernière réponse, qui regarde l'Institut et que je transcris :

"Je suis heureux de manifester à cet Institut et à ses membres, mes vœux surnaturels et ma fervente sympathie. Je ne peux qu'approuver la finalité de l'Institut, attendu qu'elle comporte de diffuser parmi les fidèles ce que précisément je crois être la vérité, et dont l'essentiel est ci-dessus rappelé.

J'apprécie par dessus tout, et je rends grâce à Dieu, de ce que les Prêtres de l'Institut aient la loyauté et le courage d'expliquer la vérité à TOUS, sans exception. "Les pauvres sont évangélisés" (Matt XI 5). C'est le signe ultime que Jésus Lui-même donne à Jean, dont les disciples viennent questionner Jésus : "Etes-vous Celui-qui-vient, ou devons-nous en attendre un autre?" (Matt XI 2). Le signe crucial que l'Institut vient de Jésus, c'est qu'il respecte les humbles. Les "ménager", ne pas les "troubler", c'est au fond les mépriser comme si on était soi-même seul assez pénétant pour tout comprendre et assez fort pour le porter ;

c'est tenir à leur suffrage pour soi-même, plutôt qu'à leur salut par la vérité ("Veritas liberavit vos" (Jn VIII 32) ; Veritas ! non mendacium !) - Certains professent "en principe" la vérité concernant la situation de l'Eglise. Mais cette "profession de Foi", ils s'attachent à l'occulter ; et ils se séparent ostensiblement de ceux qui la proclament clairement ... "opportune et importune" (II Tim IV 2). L'Institut "Mater Boni Consilii" est conçu et né dans la Charité de la Vérité. Dominus incipit. Ipse perficiat.

Monseigneur parmi nous (13 - 17 juin 1987)

Les temps étaient mûrs pour que Monseigneur vînt chez nous, à Turin, Nichelino, Orio.

Lui-même choisit la fête de la T. Ste Trinité (qui tombait le 14 Juin), en hommage à ce mystère qu'il contemplait et adorait incessamment. Pendant le solennel office pontifical, avant les Confirmations, Monseigneur donna l'homélie (cf. Sodalitium n°14, p.7). Parlant à cette occasion de notre Institut il dit : "Alors, la première chose à faire est de reconnaître ce qui est : la Vérité, c'est pourquoi je ne peux pas ne pas renouveler ma reconnaissance envers Don Franco Munari, ses collaborateurs et l'Institut, parce que jusqu'à présent j'ai été la voix qui crie dans le désert.

Certes, nous avons eu des réunions pour exposer une thèse, mais communiquer la Vérité au peuple chrétien que vous êtes, inviter les fidèles à prendre leurs propres responsabilités non pas dans un auditoire réservé et sélectionné, mais en disant la Vérité à tous, comme sur la place publique, à ma connaissance cela n'avait pas encore été fait. Je suis donc extrêmement heureux d'entendre à présent un écho dans le désert où je suis resté jusqu'à maintenant".

Après les Confirmations (le 14) il demeura parmi nous pour prêcher une retraite inspirée par Monfort. Mais la dernière instruction (le 17) ne fut pas achevée. Elle se rapportait à notre Institut en relation avec la "Prière embrasée". Il en fut si ému qu'il n'arrivait pas à continuer. Cette émotion, ce silence furent pour nous plus éloquents que beaucoup de paroles.

Quelques jours après il nous écrivit (sur une vieille feuille de papier à en-tête d'Ecône sur laquelle il ajouta en marge : "In memoriam !, en souvenir !) :

"Chers amis,

Mon devoir était et demeure de vous remercier - l'hospitalité que vous m'avez accordée demeure, en ses moindres détails, inscrite en moi ... comme un permanent appel à la prière que je ne cesse de faire pour vous, pour votre MISSIO qui est, je le crois, celle même de l'Eglise, Corps mystique de JESUS - "Nolite timere, pusillus grex, QUIA ..." - la raison que donne JESUS LUI-MEME, est l'objet de notre très sereine assurance dans la très sainte Foi qui ne trompe pas. Cette FOI et cette ESPERANCE, je les partage avec vous, dans la COMMUNICATIO qui est en propre celle de l'AMOUR.

(...)

Je demeure sans cesse avec vous, dans l'état de prière et de "tendance", qui est à la fois la préparation et le fruit de l'OBLATIO MUNDA.

Je vous bénis. Je compte sur vous. MERCI. "

(26.VI.87)

Un premier projet : être réunis

A la Présence unitive de Jésus dans le S.Sacrement, vrai trait d'union entre lui et nous, nous caressions l'idée d'ajouter aussi une union locale entre nous. Depuis sa visite nous nous en entretenions ; il nous écrivit peu après : "Confiez, avec moi, à MARIE, le cher projet d'être réunis ..."

Quelle entreprise, pour Monseigneur, qui n'avait pas encore achevé son déménagement d'Etiolles (où il était lié par tous les souvenirs du Saulchoir et de la vie conventuelle) à Raveau, d'entreprendre à quatre-vingt-neuf ans un autre déménagement et à l'étranger !

Mais tel était son désir, continuellement renouvelé à chaque rencontre ; il voulait être parmi nous ! Inutile de dire combien nous en étions heureux et émus ! L'attente d'une maison plus grande se prolongeait pourtant, repoussant le jour de la réunion, qui dans les desseins de Dieu devait rester un élan du coeur non réalisé ici-bas.

Mais un certain projet naissait en Mgr Guérard, et celui-ci, en revanche, Dieu l'exaucerait. Voyons comment Monseigneur nous en fit part.

Un second projet : le Sacre de Don Munari

Depuis combien de temps Monseigneur nourrissait-il ce projet ? Certainement bien avant de manifester son intention. Mais il hésitait à nous en parler car il ne voulait pas, comme il nous le confia ensuite, imposer prématurément à l'Institut et à Don Munari la Croix de l'acceptation ; il savait, par expérience personnelle quelle souffrance comporte chaque jour l'acceptation de l'Episcopat catholique. Mais il s'était "trouvé intimement et irrésistiblement poussé à conférer la CONSECRATION épiscopale à Don Franco Munari" (attestation et déclaration du 15-XII-1987) ; il s'agissait donc seulement d'attendre que Dieu signifie le moment de réaliser Son désir.

Malheureusement il ne reste aucune trace des longs colloques avec lui, par téléphone ou face à face ; mais il nous reste ses lettres, dont je me servirai abondamment.

Le jour de la fête à lui si chère, de Saint Dominique, sa santé commença à décliner irrémédiablement (4 août 1987). Malgré la souffrance, il nous écrivit le jour-même :

"J'ai une crise de foie, pour fêter Saint Dominique. Cela ne rend pas les idées plus claires. Mais cela n'empêche pas de vous renouveler ma constante et profonde union dans la prière et dans la Croix, avec les deux communautés de Nichelino et Orio, avec chacun d'entre vous.

Je pense très particulièrement à vous, Don Franco, à la si lourde charge qui pèse sur vos épaules encore jeunes ... et à la charge plus grande encore que JESUS vous demandera certainement d'accepter, pour sa GLOIRE, et pour le bien des âmes. Je confie ce dessein à "MATER BONI CONSILII". Depuis plus de dix ans, je l'invoque chaque jour, lui demandant instamment de me garder de toute errance : aussi bien par l'inspiration intérieure que par les événements, je n'ai donc aucun effort à faire pour me tourner vers ELLE, en sorte que ce qui vous concerne soit conforme à ses désirs, ELLE nous "doit" deux fois cette grâce, puisque nous l'invoquons, vous et moi, ... " (à Don Franco Munari, le 4 août 1987).

Octobre : les souffrances augmentent. Je rapporte textuellement une lettre de Monseigneur adressée à Don Munari. La première partie concerne "Sodalitium" (et plus précisément l'éditorial du n° 14) et non le thème que nous traitons à présent, mais je publie aussi

ce premier paragraphe pour mettre en évidence la pensée de Monseigneur à propos d'une éventuelle rupture entre Ecône et Wojtyla, comme celle du 30 juin.

" + M.L. GUERARD DES LAURIERS
S. Jean de Kenty
20.X.87

Don Franco Munari

Cher Don Franco,

J'ai reçu SODALITIUM Settembre 87 vers midi, le jour même où vous m'aviez téléphoné le matin. Je n'ai donc pu vous exprimer ma fervente approbation et mon religieux remerciement pour l'Editorial si pertinent, dans lequel vous rappelez quels sont les véritables principes auxquels doit se référer tout jugement sur la "situation". Les accusations mutuelles entre le Vatican et Ecône ne sont qu'un jeu scénique ... à fin "tactique" : malheureusement la plupart (au moins en France) des fidèles s'y laissent prendre, et se trouvent ainsi de plus en plus fixés dans des psychoses passionnelles qui paralysent et faussent leur jugement. Vous rendez un grand service en perçant cette baudruche. Ensuite, l'alternative : hérésie ou schisme, pour Ecône agréant ou repoussant Wojtyla, est mise en vive lumière par vos lignes simples et accessibles à tous. Je ne peux malheureusement pas vous proposer (j'arrive à grande peine à faire ce que je dois), de rédiger une édition française de Sodalitium. L'Editorial, pour le moins mériterait d'être diffusé, et serait fort apprécié.

Telle est donc la raison qui m'a incité à vous écrire : non sans un retard de plusieurs jours provoqué par une forte crise de foie. Ces choses (physiques) me rongent. Je pense donc, d'autant plus, à l'avenir. Et vous savez TOUT ce que cela implique, pour vous comme pour moi : puisque, justement, nous nous efforçons de penser et d'agir ecclésialement, et non pour telle oeuvre particulière. Persévérons dans la prière (dans l'état de prière), afin que Dieu manifeste, par quelque signe assez clair, quelle est l'Heure du Dessin dont nous avons à être les instruments.

Je me permets de vous communiquer une pensée, concernant la parabole du Festin. Le festin est un

partage matériel ; mais celui-ci, entre personnes éduquées, n'est que l'occasion d'une communication qui est d'ordre spirituel. S. Augustin le rappelle dans sa "Règle - ceux qui refusent l'invitation, font affront - Cet affront consiste à rendre vaine la peine que l'on avait prise pour leur être agréable ; mais il consiste surtout à méconnaître l'intention du Maître, laquelle comportait dans la médiation de la commensalité, un échange spirituel transcendant tous les signes sensibles. Les premiers invités sont durement châtiés : "aucun ne goûtera le festin ..." : le vrai festin qui était l'intention du Maître, ils ont blessé l'AMOUR, comme les vierges folles. Ils ont jugé la situation créée par l'invitation reçue, dans la lumière de leur oeuvre ... comportant inéluctablement un secret intérêt pour soi-même un "amour propre" étranger à l'AMOUR. Les motifs précisés par S. Luc sont tous légitimes ; ils l'emportent sur l'assistance à un festin, si on ne voit dans ce festin qu'un partage matériel. L'erreur des invités qui refusent, vient donc bien de ce qu'ils ne comprennent pas quelle est l'inspiration véritable du Maître.

Cela étant, il m'est apparu que le festin est, in directo, le Festin de la Croix, laquelle est pour nous sur terre, non seulement la preuve, mais la substance de l'AMOUR.

Cela ne peut évidemment être VRAI, c'est-à-dire être REALITE, que dans la très sainte Foi. L'erreur d'une très grande partie (la plus grande malheureusement) du traditionalisme actuel, d'Ecône en particulier, consiste à réduire le Festin de la Croix et de la très sainte Foi, à celui des sacrements. Cependant, ce qui sauve, c'est la Foi.

Les sacrements ne sont instruments (quasi nécessaires) du salut qu'étant Sacramenta Fidei. Ils se désintéressent EN FAIT de la Croix, de la Foi, ceux qui ne considèrent que les sacrements. Et ils nous mesurent d'ailleurs la portée des Sacrements en ordonnant ceux-ci à l'utilité (spirituelle) de tel groupe particulier, en méconnaissant en pratique que les Sacrements ont EN DROIT une portée ecclésiale, et qu'on en altère la nature si on accepte qu'ils puissent EN PRINCIPE être le privilège d'un groupe particulier.

Le Festin est celui de la Croix, de l'AMOUR CRUCIFIE qui est pour nous sur terre la substance de l'AMOUR. "Omnia parata sunt" s'interprète aisément dans cette perspective. Le Maître a préparé le Festin avec son coeur, avec sa Mère ; et Il a, pour chaque convive, un Regard lui faisant ressentir la saveur de la croix qu'Il lui offre comme étant le partage de la Sienne.

Les invités jugés dignes de cette faveur, et qui la refusent parce qu'ils tiennent avant tout à "leurs" sacrements, ne goûteront jamais le véritable Festin. Nescio vos !

Aidons-nous mutuellement à accueillir le Festin de la Croix, dans la très sainte Foi qui donne accès à l'AMOUR CRUCIFIE.

De tout coeur, je demeure avec vous, tous et chacun. Et je vous bénis.

+ M.L.G.L. o. p. "

Le Banquet de la Croix, auquel Jésus invitait Mgr Guérard et le futur Mgr Munari, était précisément, dans la situation concrète l'administration et l'acceptation d'un Sacre, dans la lumière de la Foi, pour le bien de l'Eglise ; tandis qu'un tel Banquet semble être refusé par qui recherche plutôt la survie de son oeuvre, d'un point de vue purement humain.

Comment refuser l'offre ? Ce n'était pas possible, sans entendre le terrible "Nescio vos ! Je ne vous connais pas" comme une menace du Maître. Quant à l'heure choisie par la Providence, elle ne devait pas tarder. Le jour de la Toussaint Mgr Guérard se sentit mal tandis qu'il se rendait à Etiolles, près de Paris, pour célébrer la Messe. Avec le zèle qui le caractérisait il voulut à son retour célébrer, aussi, et même confesser une âme que le Seigneur attendait depuis longtemps. Le jour suivant il n'eut pas la force de dire la Messe et l'on comprit que Jésus était à la porte et frappait. Alors il n'était plus temps d'hésiter ; l'heure était venue pour Mgr Guérard de réaliser, comme un testament, son dernier désir.

Le 10 novembre Mgr Guérard propose explicitement l'épiscopat à Don Munari, à Raveau. Celui-ci accepte le 13 du même mois, rassuré dans ses doutes et encouragé par Monseigneur qui fixe, quatre jours après la date du 27 Novembre, fête de la Médaille miraculeuse, date, comme on le verra, qui sera anticipée de deux jours.

Quels étaient les sentiments de Mgr Guérard des Lauriers en cet heureux 25 novembre 1987 ? Qui a eu le bonheur de voir son sourire, que dis-je sa vraie joie débordant sur ses douleurs physiques et sur toutes

celles que son coeur avait pâties, celui-là n'a point d'hésitations. Mais comment exprimer de tels sentiments sur le papier ? Je m'en sens incapable. Je laisse alors à Monseigneur le soin de nous révéler lui-même une nouvelle fois son coeur, avec ses propres paroles. Le texte que nous publions est une attestation d'ordination que Mgr Guérard a voulu ajouter aux classiques et bureaucratiques "litterae ordinationis". Son caractère est personnel, comme celui des lettres publiées ci-avant. Certes, il est embarrassant de rendre publiques de telles paroles. Mais nous ne réussissons pas à exprimer autrement qu'avec ses propres paroles ce que Mgr Guérard pensait de l'Institut, de l'importance que prenait dans sa vie le sacre qu'il venait d'effectuer et la tâche qu'il nous a confiée. Voici donc ce texte ; non pas pour exprimer ce que nous pensons de nous-mêmes (pauvres de nous !) mais ce que Monseigneur pensait et ressentait dans son coeur :

"AVE MARIA INVIOLOATA"

Octave de l'Immaculée Conception

mardi 15.XII.1987

Sedes Sapientiae

Nous, soussigné, Raymond Michel Charles Louis Guérard des Lauriers, né à 92150 Suresnes, le 25.X.1898, ayant fait profession solennelle, dans l'Ordre de Saint Dominique le 22.IX.1927, ayant reçu l'Ordination Sacerdotale (de Mgr G. Rasneur, Tournai), le 29.VII.1931, ayant été consacré Evêque par Mgr Pierre Martin NGO DINH THUC, Evêque titulaire de Hué (Annam) (depuis le 24.XI.1960), à Toulon, le jeudi 7 mai 1981, ayant consacré toute ma vie à l'Adoration, à l'étude et à l'enseignement de la Doctrine sacrée,

NOUS ATTESTONS ET DECLARONS CE QUI SUIT

Considérant d'une part que la célébration de l'OBLATIO MUNDA (messe traditionnelle NON "una cum"), et celle de TOUS les autres Sacrements, se trouvent actuellement dans l'Eglise même réputée "traditionnelle", en imminent péril,

Considérant d'autre part que dans le fourmillement d'hypothèses dont l'enfer, en Europe, est pavé, une minuscule phalange - David contre Goliath ! - s'est providentiellement élevée pour exposer A TOUS, expliquer à TOUS, communiquer à TOUS (pauperes evangelizantur !) l'irrésistible zèle de la terrifiante réalité : K. Wojtyla, le colporteur d'hérésies ne peut être en acte, N'EST PAS EN ACTE LE VICAIRE DE JESUS-CHRIST,

C'est vers cette phalange que DIEU par miséricorde nous fait paraître désespérée, afin que nous ayons, de surcroît, la très sainte joie d'y CROIRE ["Credidit Abraham Deo in spem contra spem" (Rom. IV 18) Credidit... contra ! Tout est là ! Toute la Force, toute la Joie, toute la Victoire dans cette très sainte Nescience qui est la Virginité de soi].

C'est donc vers cette phalange que je me tourne, afin que DIEU daigne réaliser par autre que par moi ce que signifie cela MEME qu'Il me ramène miséricordieusement à être : "Vox Clamantis in deserto". Que le très sublime : "HOC EST ENIM CORPUS MEUM" ne cesse pas un instant de parcourir tout l'univers, comme un resplendissant éclair que contemple avec JOIE, DIEU LUI-MEME et les anges et Sa Mère. Que dure l'OBLATIO MUNDA USQUE AD ULTIMA SAECULA.

Et comme la véritable SAGESSE lit les choses dans leurs principes, et contemple avec AMOUR ceux-ci dans celles-là, je ne peux évoquer la phalange du SAINT TEMOIGNAGE sans la désigner par un nom de la terre, dont le SECRET ne sera révélé qu'au Vainqueur émerveillé d'être enfin changé en LUI MEME, en la lumière du PERE ET DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT.

Ce nom n'est ni un panégyrique, ni même un programme. Son vrai nom est : SECRET - Ima Summis - Secretum meum MIHI. Ce nom est Don Franco Munari.

Le lecteur comprendra beaucoup mieux "entre les lignes", pourquoi je me suis trouvé intimement et irrésistiblement poussé à conférer la CONSECRATION EPISCOPALE à Don Franco Munari, validement ordonné Prêtre par Mgr Marcel LEFEBVRE à Ecône le 29 juin 1982. Cette extraordinaire "filiation" met en plus vive évidence, s'il en était besoin, l'acuité de jugement et le virginal dépouillement de l'élue à qui DIEU commet, positis ponendis, la garde du troupeau, dans l'irréfragable LUMIERE de l'immuable Vérité et dans la très SUAVE ONCTION qui conquiert tous les coeurs.

Cher Don Franco, qu'elle demeure toujours ouverte en vous "la pupille de l'oeil de la très sainte FOI". La LUMIERE DU VERBE éblouit ; mais, ô divine merveille, plus encore elle nourrit. Et que le Saint Padre Pio, et le merveilleusement original COTTOLINGO gardent votre coeur dans cette innocence si divinement candide que tous trouvent naturel d'y puiser l'AMOUR.

J'ai dû vous consacrer le vendredi 27, Fête de la Médaille miraculeuse ... Ai-je manqué de Foi ? Quoi qu'il en soit, MARIE BENIT ... Car la neuvaine qui devait expirer le 27 se poursuit, inspirée par le Feu que Jésus a allumé sur terre, et riche de signes et d'espairs qui sont l'aurore de SA VICTOIRE. A DIEU, A TRINITE ALLELUIA AMEN.

Cette lettre-attestation, je le répète, en aucun cas ne veut être une autoexaltation. Elle exprime où allaient les espérances ici-bas de Monseigneur, où allait son coeur. Prétendre qu'il est parti sans successeurs c'est faire injure aux trois Evêques qu'il a sacrés (avec les deux autres qui descendent de lui), et c'est faire injure à tout ce que lui-même a dit, écrit et voulu, et qui est éloquemment et surabondamment exprimé dans les paroles que nous avons lues.

Une dernière pensée : l'Institut

Le sacre accompli, sentant que la mort approchait, à vrai dire la rencontre avec le divin Maître, Jésus, Monseigneur a encore voulu penser aux fils qu'il laissait sur cette terre, avant de tourner son esprit vers le Ciel, tout à la contemplation de la T. Ste Trinité. Tous ceux qui lui sont restés fidèles peuvent dire comment, durant les derniers temps, il les dirigeait vers l'Institut.

Parmi tous les témoignages, je choisis une dernière lettre que le destinataire a portée à notre connaissance après la mort précieuse de Monseigneur :

"AVE MARIA INVIOLOATA
+M.L.Guérard des Lauriers o.p.
Bx Sébastien Maggi
Mercredi 16.XII.1987
Expédiée le 19.XII.87
Sedes Sapientiae

Très cher Frère Pierre-Marie o.p.

J'ai bien reçu votre dernier message, tout chargé de la fidèle affection et de la fine délicatesse dont DIEU a instauré le secret dans votre coeur.

MERCI, de la candide confiance dont vous exprimez, à l'IMMACULEE, le fervent hommage et la confiance humblement nécessitante ... Après de terribles nuits où seul le parfait Abandon sustente la radieuse, et toujours égale SOLITUDE, j'enregistre depuis deux jours un mieux sensible qui s'ouvre peut être sur un complet - mais provisoire je le sais - rétablissement... ad utilitatem, Sanctae Ecclesiae.

Craignant (Modicum Fidei !) que mon trépas fût très proche, j'ai laissé devancer la date du 27.XI (Médaille miraculeuse) prévue pour la Consécration épiscopale que j'ai conférée Mercredi 25.XI, à Don Franco MUNARI. C'est de lui, Don Franco MUNARI que, d'abord, je veux vous dire quelques mots.

Don Franco (fils spirituel de Padre Pio), et trois autres Italiens ont régulièrement séjourné à Ecône après octobre 77, je ne les y ai donc pas connus. Ordonnés Prêtres le 29 juin 1982 par Mgr Lefebvre, ils ont été envoyés en Italie pour y fonder un "Prieuré" dont Don Franco était le Supérieur. Très rapidement, ils ont pris conscience de la radicale et subversive duplicité éconienne. Ils l'ont alors regrettée avec véhémence, horreur, intransigeance. Ils vivent ensemble tous les quatre : via Massimo d'Azeglio 12 - 10042 NICHELINO (To) - tél. 011/625482 (banlieue de Turin). Ils ont 6 séminaristes à ORIO (30 km de Turin). Chaque week-end certains font 1000 km pour assurer la MESSE "NON UNA CUM" à quelques très fervents fidèles. Leur revue SODALITIUM est du type Bulletin paroissial. Ils exposent la VERITE A TOUS, dénoncent Wojtyla devant TOUS. Bref je me trouve comblé, moi, misérable Vox clamantis in deserto ! d'avoir providentiellement rencontré, au déclin de ma vie terrestre, cette minuscule phalange de VRAIS TEMOINS, donnant TOUT, en ACTES et pas seulement en paroles, pour le seul témoignage rendu à l'adorable VERITE.

Le signe crucial de leur authenticité c'est qu'ils s'adressent à TOUS, sans exception. "Pauperes evangelizantur" c'est l'ultime critère que JESUS LUI-MEME donne à Jean (Luc VII/22). Des prophètes ont ressuscité les morts. JESUS SEUL opère que même les pauvres soient évangélisés ! Il m'est donc évident que ce groupe MUNARI est instrument de DIEU. Evident par conséquent que NOUS DEVONS, de toute notre FORCE, les aider. Je passe sur les multiples épreuves, embûches, pièges diaboliques que déjà ils ont providentiellement surmontés : signe de surcroît, évident, de l'agrément divin. Je passe également sur ce qui, pour le frère Pierre-Marie que vous êtes, est évident. Il faut les aider par la prière, par l'argent ... ils sont notre sang ! (...) ils ont reçu la frémissante ferveur de la très sainte Foi qui anima nos GRANDS FRERES, les plus pures Gloires de notre ORDRE bien aimé : Pierre le MARTYR, Antoine Pavonio le Martyr, Bartholomeo Cerveri le Martyr ... et tant d'autres anonymes dans le sang de qui l'ORDO VERITATIS RECOUVRERA l'ardeur toute divine de l'invincible VERITAS. Donc, aidez-le ! Je vous offenserais en insistant. Retrouvez une nouvelle jeunesse ... ut aquila !

Il y a cependant un point bien précis, bien circonscrit, qui vous concerne PAR ESSENCE ! Ces Prêtres ont récemment tenté - au prix d'inouïes difficultés - de "lancer" une édition française abrégée (réduite aux arguments essentiels) de leur Revue SODALITIUM. Cette édition, bien que très peu répandue (50 exemplaires au plus) a déjà beaucoup intéressé ;

elle a contraint MEME Les Abbés d'Ecône (sic) à se poser des questions. C'est un fruit providentiel, humainement inexplicable ! Or l'une des difficultés (primordiale) est celle de la traduction. Don Franco parle si bien le Français qu'on ne discerne pas même un arrière accent ! Mais de là aux formules brèves, incisives, pertinentes, résonantes de Foi profonde et d'irrésistible communication il y a un abîme (... suivent des conseils pour la traduction à faire par le frère Pierre...)

Ils vivent sous la grâce du COTTOLENGO. Des dons mais pas d'abonnements. Cette sorte d'aventure, je pense vous plaira. Elle est typiquement évangélique et déjà porte ses fruits. Les deux principes sont aussi simples que connus. Ils sont ceux-là mêmes qui demeurent la Source vive de l'ORDO VERITATIS : VERITAS LIBERABIT VOS ; PAUPERES EVANGELIZANTUR ! Nos actuels modernistes ne croient plus à la VERITE : elle est pour eux un luxe pour l'homme déjà sauvé ! Et nos Econiens égarés prennent les pauvres pour des imbéciles qu'il convient de sauver en les bernant au lieu de les éclairer ! L'un et l'autre, cas satanique, parce que résultant de l'orgueil.

O Frater Petrus Maria, ordine Veritatis, clama ne cesses Splendorem Veritatis quae facit de morte vitam aeternam ; pauperes cogita, pauperes instrue, quia imprimis esuriunt et sitiunt veritatem.

C'est de tout mon cœur que je vous veille, vous signe, vous bénis.

+ M.L.G.L. o.p.

Pardon pour l'écriture, qui a plus ou moins suivi les phases providentielles de ma santé défaillante.
OREMUS PRO INVICEM.

Ainsi, l'une de ses dernières pensées a été de nous trouver un traducteur pour l'édition française de "SODALITIUM". De la même manière, ne pouvant plus administrer la Confirmation à Anvers, il a dirigé ses fidèles vers Mgr Munari. Et il nous a voulu auprès de lui durant toute sa dernière maladie : Mgr Munari lui administra l'Extrême-Onction le 11 décembre, et il fut chargé de célébrer les futures funérailles. Et l'Abbé Murro le veillera, avec les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, chaque jour jusqu'à son dernier soupir, comme il le raconte lui-même dans l'article qu'il a rédigé dans ce numéro. La Communion quotidienne, m'a-t-il

dit, qui lui apportait chaque jour sa mesure de vie et sa mesure de croix, et son long remerciement silencieux, ne l'empêchaient pas encore de penser à nous, à la maison qu'il fallait acheter, où il aurait désiré venir lui aussi. Un jour, avec une paternelle tendresse, me voyant préoccupé par un long et fatigant voyage que je devais faire, il me bénit depuis son lit de malade : "Je bénis votre voyage". Et maintenant je lui demande, nous lui demandons tous, nous qui appartenons à l'Institut, de bénir notre voyage vers l'Eternité. Après les lignes que nous avons citées tantôt, comment douter que Mgr Guérard des Lauriers, Père Louis-Bertrand, o.p. est vraiment notre Père et vrai co-fondateur ? Sans lui, que serait notre Institut ? une "matière sans forme", oserais-je dire ! Alors, peut-on douter de l'amour de Monseigneur pour nous, de sa volonté de nous voir continuer son oeuvre ? ... Que les vrais amis de Mgr Guérard des Lauriers se serrent avec nous, qu'ils prient pour nous, ouvriers de la dernière heure, afin que nous soyons dignes de l'idéal qu'il nous a tracé, des paroles enflammées qu'il nous a adressées, de la mission qu'il nous a confiée ...

EXERCICES SPIRITUELS DE ST IGNACE

A MOUCHY - RAVEAU - 58400 LA CHARITE SUR LOIRE

- | | | | |
|-------------------------|----|------------|--------|
| * Hommes, Jeunes-gens | du | 31 juillet | à 12 h |
| | au | 5 août | à 12 h |
| * Femmes, Jeunes-filles | du | 7 août | à 12 h |
| | au | 12 août | à 12 h |

COMMENT NOUS AIDER ?

* Il n'y a pas d'abonnement à "SODALITIUM".
Ce périodique est envoyé gratuitement à tous ceux qui
désirent le recevoir.

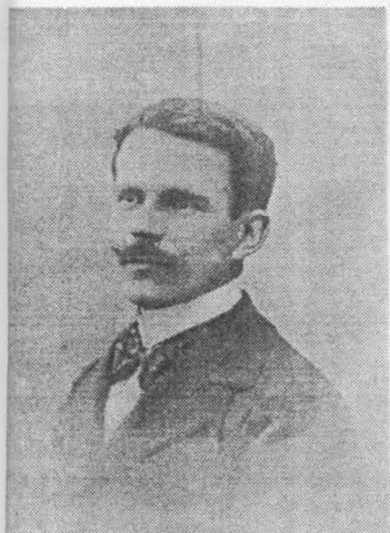
* Nous demandons aux personnes qui pour un
motif quelconque ne désirent pas le recevoir, de bien
vouloir nous le faire savoir.

* L'Institut MATER BONI CONSILII et son
périodique "SODALITIUM" n'ont pas d'autres ressources
que vos offrandes sans lesquelles ils ne peuvent vivre.

Pour vos dons :

- 1) Par chèque ou versement à notre C.C.P.
n° 500088 M - DIJON -
Libellés
Abbé Giuseppe MURRO - Mouchy Raveau -
58400 - LA CHARITE SUR LOIRE
- 2) En demandant à votre banque de faire un
virement au compte étranger suivant :
Mgr Franco MUNARI C.ABI 06320
 CAB 30170
 CCO 149311894

Si vous utilisez cette seconde formule, présentez-vous
à votre banque muni de cette feuille ; la circulaire
du 17 juillet 1987 modifiant la circulaire du 21 mai 1987,
permet à toute personne ayant le statut de résident au
regard de la réglementation des changes française d'ef-
fectuer des virements à l'étranger, sans justificatif, sous
réserve que ceux-ci n'excèdent pas la somme de 10.000 Francs
par opération.



Le père



Le jeune mathématicien
pense déjà à
son habit dominicain



Le jeune frère dominicain,
avec le nom de
Louis Bertrand



La mère



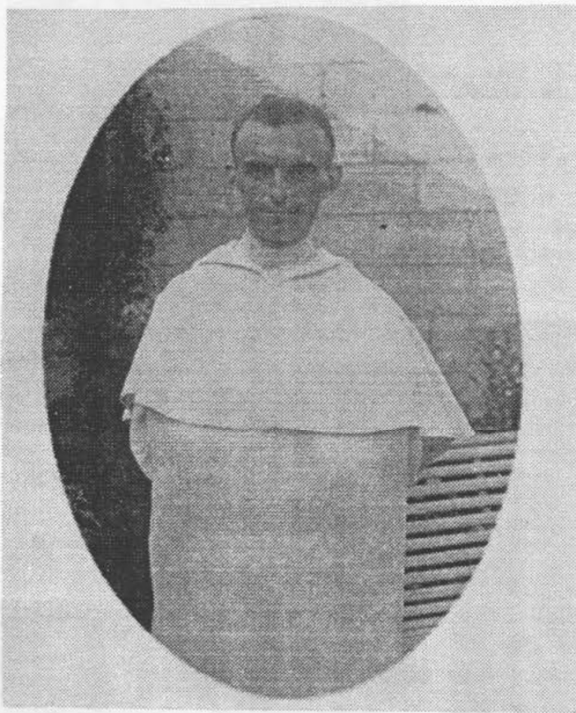
Photo d'identité de 1930 (?)
de l'"abbé Guérard des
Lauriers, agrégé de mathé-
matiques" pour la Biblio-
thèque Nationale



1926-1927: l'année de noviciat chez
les dominicains. Le "nôtre" est le
quatrième à partir de la gauche, assis



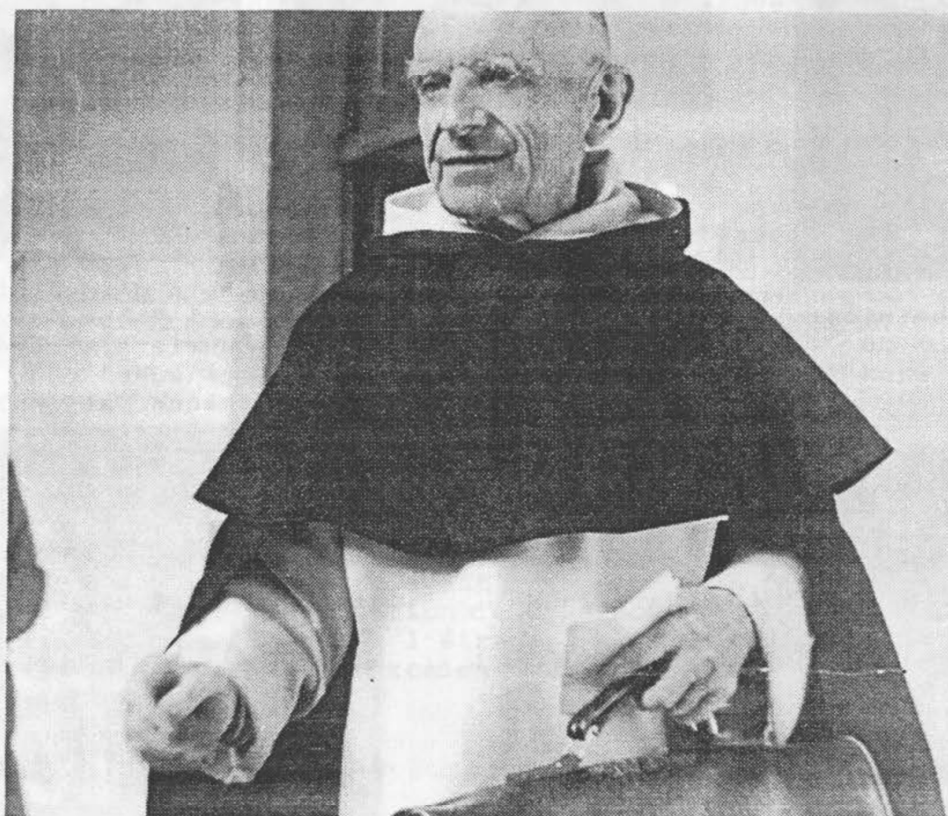
2 août 1931: le Père est le
troisième à partir de la
gauche, debout



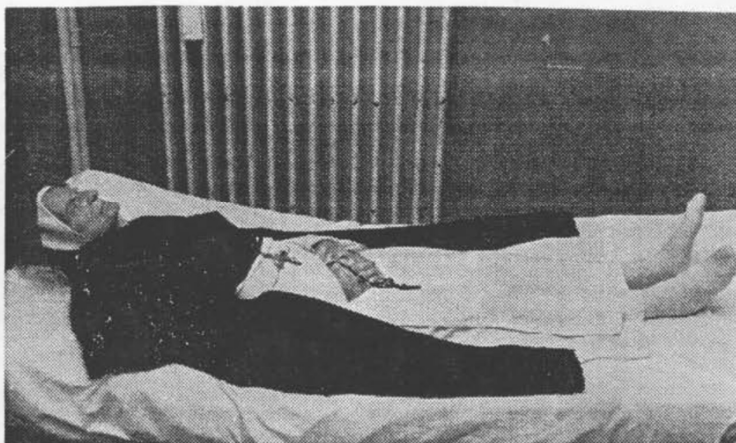
Le Père, le 15 août 1934



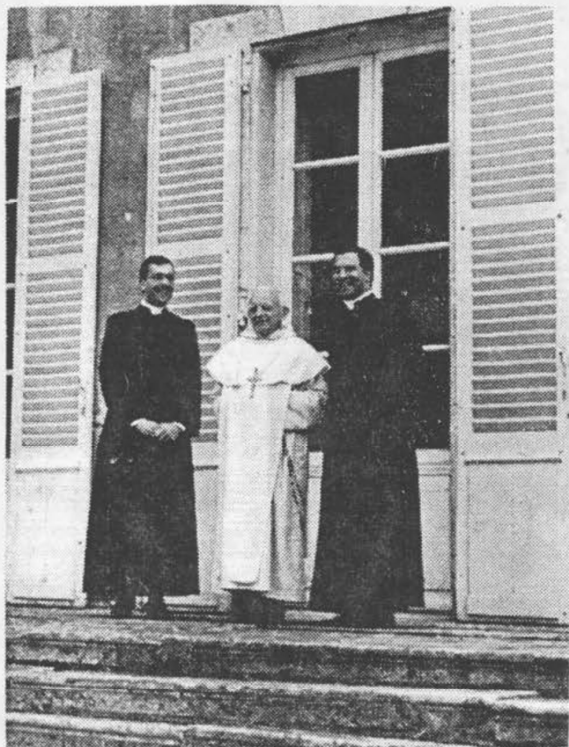
La bataille pour la messe approche, le professeur du Latran la défendra clairement et ouvertement: photo de 1968.



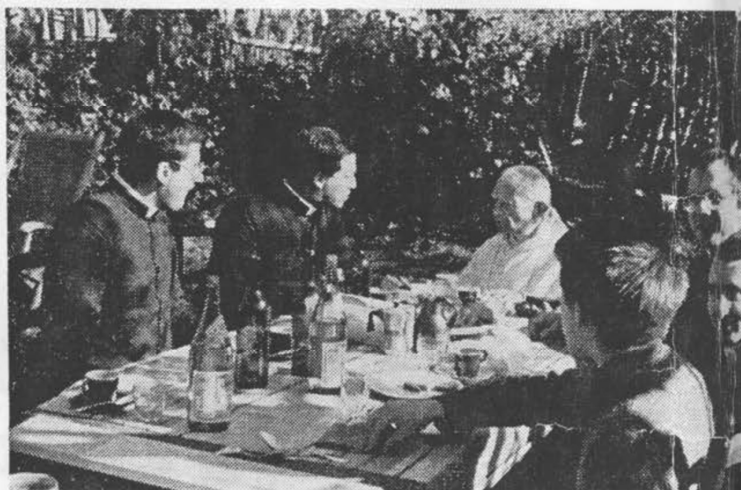
Toujours en voyage, la valise à la main, plein de zèle pour les âmes: le Père, dans une photo de 1972



Il a voulu être enseveli avec l'habit dominicain



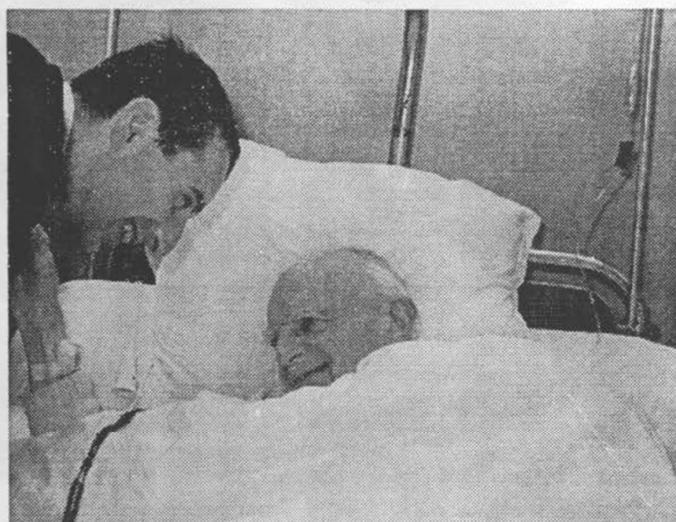
Souvenir de la première rencontre
à Pavau, septembre 1986



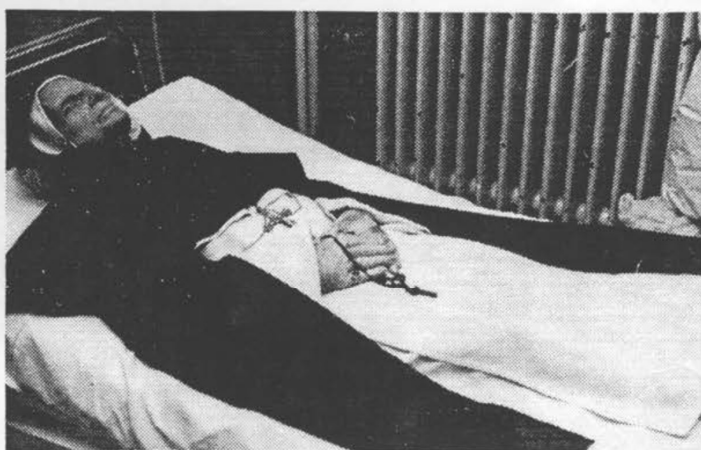
A Villard-Iaté (Dauphiné)



Consécration de Mgr. Munari



Monseigneur à l'hôpital avec l'abbé Murro



Monseigneur sur le lit de mort.
Cosne, 27 février 1928



Monseigneur sur
le lit de mort.



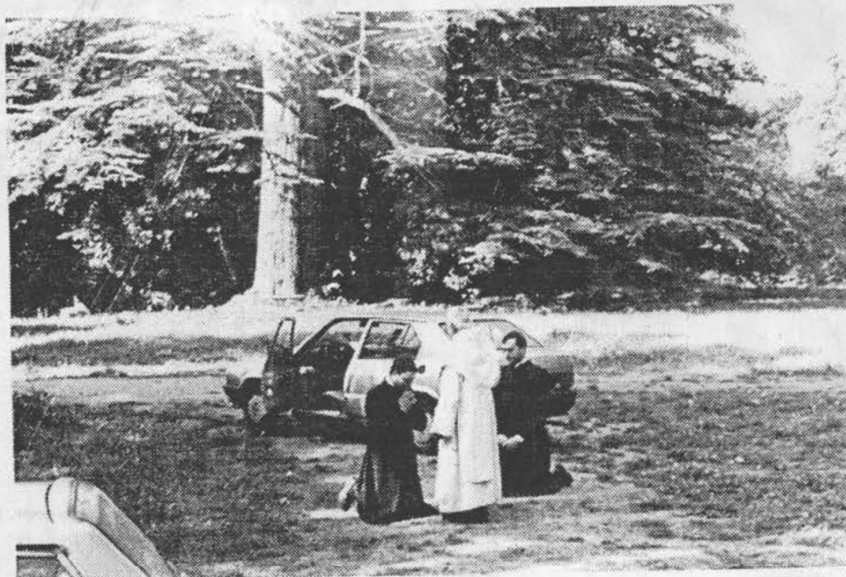
Homélie des funérailles.
Ter mars 1928 à Taveau



"Oblatio Munda": Turin, 14 juin 1987



A Orio, 17 juin 1987



"Je bénis votre oeuvre, je bénis l'Institut"
Paveau, septembre 1986